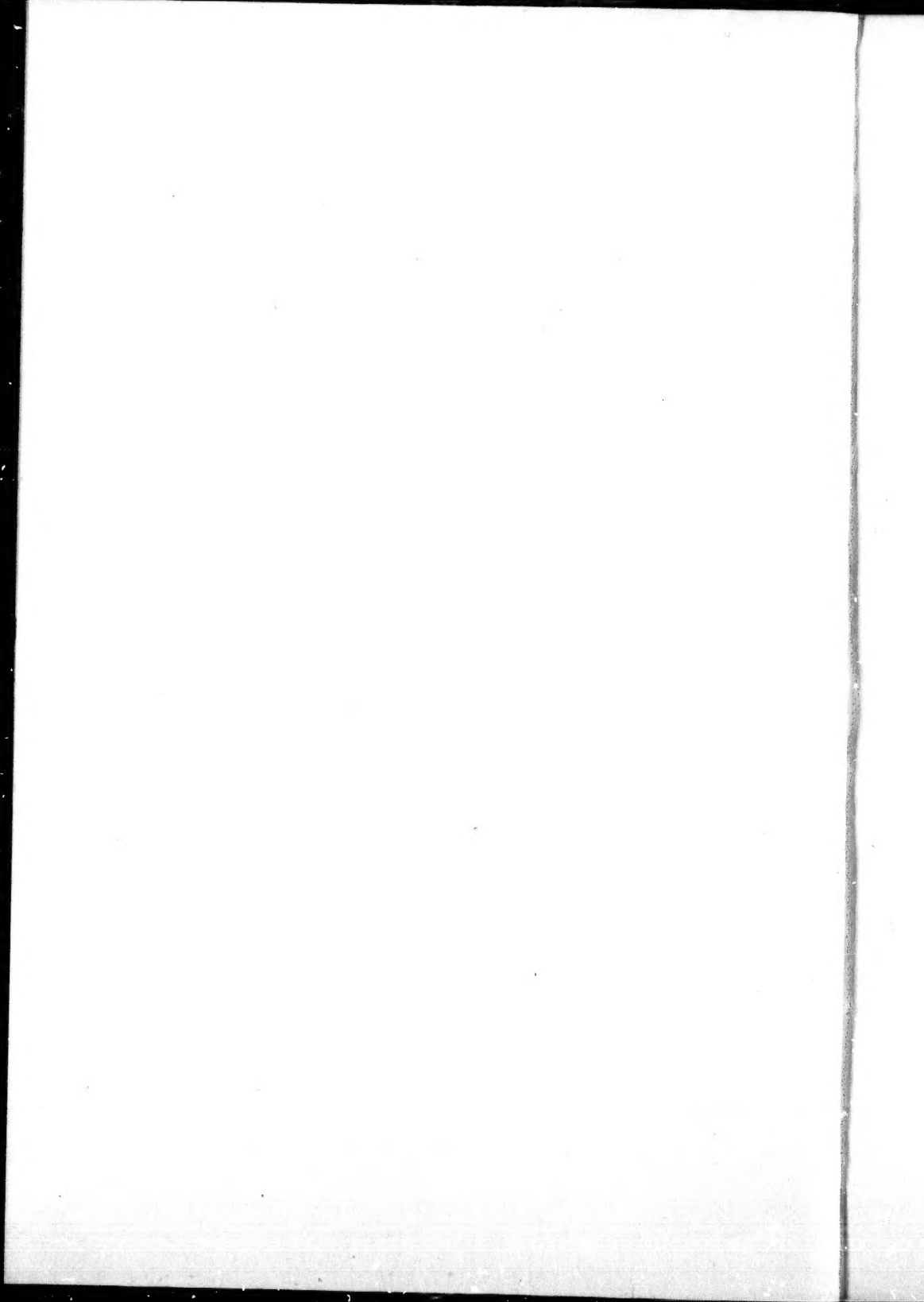




UNIVERSITÉ LAVAL

SIXIÈME CENTENAIRE

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN

A

SAINT-HYACINTHE

ET A

QUÉBEC



QUÉBEC:
TYPOGRAPHIE D'AUGUSTIN COTÉ ET C^{ie}

1874

IMPRIMATUR:

† E. A., ARCHPUS QUEBECEN.

AVANT-PROPOS.

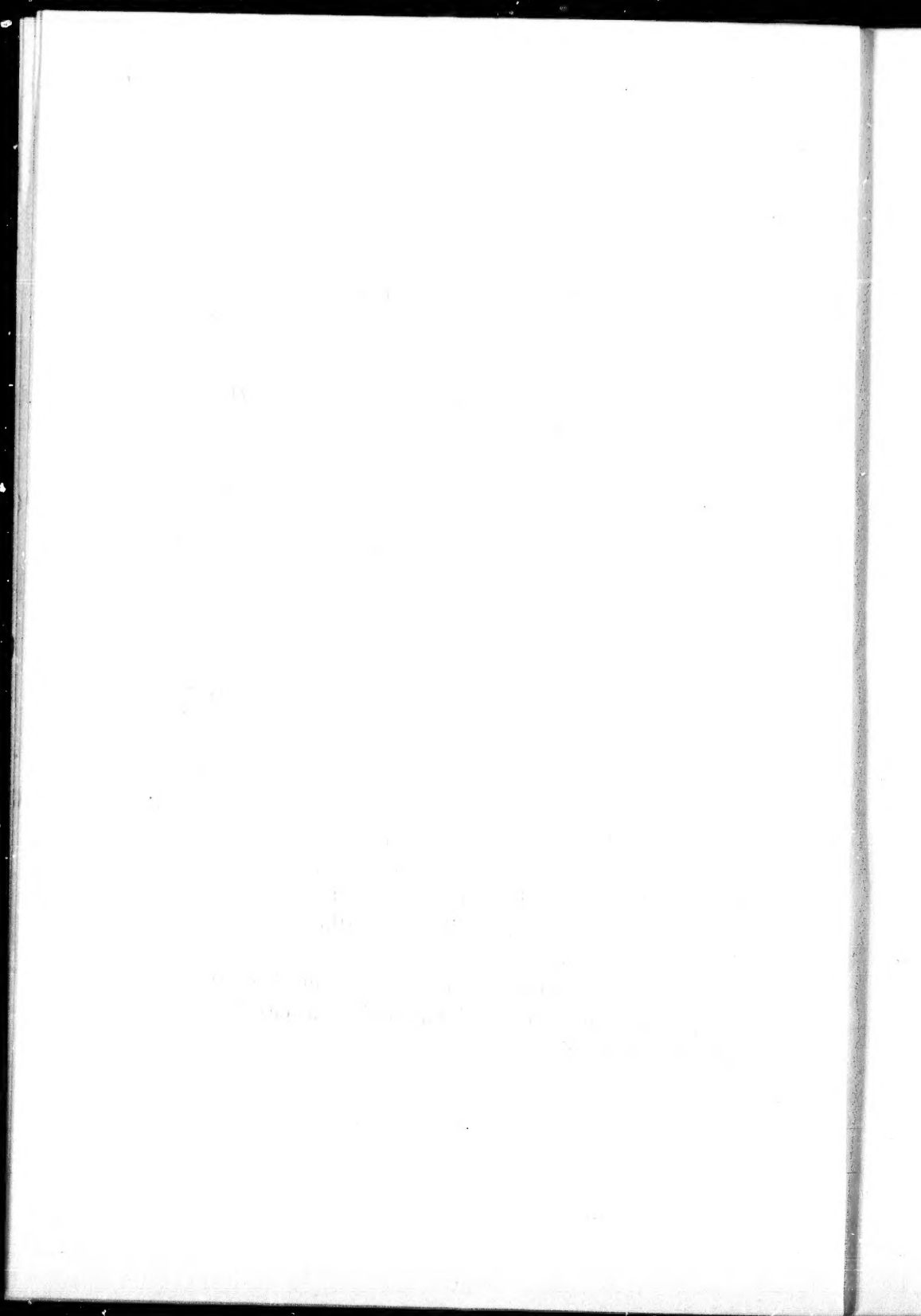
Dans le courant de l'année dernière, le Collège Théologique de Rome adressait aux Evêques et aux Universités catholiques du monde entier, une lettre par laquelle il les invitait, avec l'approbation de Sa Sainteté Pie IX, à célébrer solennellement le sixième anniversaire séculaire de la mort du grand Docteur de l'Eglise, saint Thomas d'Aquin.

L'Université Laval fut heureuse de répondre à cet appel, encouragée surtout par Mgr. l'Archevêque, qui voulut bien promettre son concours personnel.

En même temps, à Saint-Hyacinthe, les RR. PP. Dominicains organisaient une fête semblable, avec l'autorisation de Mgr. C. Larocque.

Il se fit, entre les deux institutions, un échange bienveillant : les RR. Pères de Saint-Hyacinthe invitèrent M. l'abbé Bégin, professeur à l'Université, pour faire chez eux le sermon de circonstance ; pendant que l'Université sollicitait le concours du R. P. Bourgeois, Prieur de la maison de Saint-Hyacinthe, pour la même fonction, à Québec.

Telle est l'occasion de la présente publication. Elle sera, pour tous ceux qui ont assisté à ces fêtes, un agréable mémorial.



SIXIEME CENTENAIRE
DE
SAINT THOMAS D'AQUIN.

I

A SAINT-HYACINTHE.

Dans le courant de 1873, Mgr. l'Evêque de Saint-Hyacinthe a établi dans sa ville épiscopale un couvent de Religieux Dominicains, dont il fixa la résidence à Notre-Dame du Saint-Rosaire.

Il était bien naturel que le sixième centenaire de *l'Ange de l'Ecole*, gloire de l'Ordre de saint Dominique, ne passât pas inaperçu dans le nouvel établissement. Aussi Mgr. de Saint-Hyacinthe invitait-il, par une lettre pastorale, tout son diocèse à s'unir aux RR. PP. Dominicains en cette circonstance. Un *Triduum* solennel devait être célébré à Saint-Hyacinthe les 5, 6 et 7 mars. Tout le clergé était spécialement convoqué pour le premier jour du *Triduum*, qui devait être le plus solennel.

La fête a été digne de l'attente générale.

La veille du *Triduum*, mercredi, le 4 mars, le Séminaire de Saint-Hyacinthe donna une soirée littéraire, qui a bien été l'une des plus brillantes auxquelles les citoyens de cette ville aient eu la bonne fortune d'assister. C'était un entretien, une série de discours, où saint Thomas a été apprécié à tous les points de vue dans sa

vie et dans ses œuvres. Il est à espérer que ce nouveau et magnifique travail, qui fait tant d'honneur à son vénérable auteur, sera publié pour l'édification générale et pour la gloire du grand Docteur, qu'il fait si bien connaître.

Le lendemain, premier jour du *Triduum*, à dix heures, la foule empressée encombra l'église Notre-Dame. Celle-ci était ornée magnifiquement et avec un goût exquis. La messe solennelle fut célébrée par Mgr. E. Fabre, Evêque de Gratianopolis, ayant comme prêtre assistant le Rév. M. Hamel, V. G., Recteur de l'Université-Laval, et comme diacres d'honneur, le Rév. M. Thomas Caron, V. G., Supérieur du Séminaire de Nicolet, et le Rév. Père Fleck, S. J., Recteur du Collège Sainte-Marie de Montréal.

Au chœur se trouvaient en outre Mgr. Charles Larocque, Evêque de Saint-Hyacinthe; Mgr. Joseph Larocque, Evêque de Germanicopolis; Mgr. Laflèche, Evêque des Trois-Rivières, et plus de soixante prêtres.

On avait fait à l'Université Laval l'honneur d'inviter, pour le sermon de circonstance, le Rév. M. L.-N. Bégin, professeur à la faculté de Théologie.

Il était près d'une heure quand la cérémonie se termina. Tout le clergé alla ensuite prendre place à un magnifique banquet, préparé et servi par les Dames de Saint-Hyacinthe, dans la vaste salle de communauté de l'Hôtel-Dieu.

Le même jour, à quatre heures, il y eut salut solennel chanté par Mgr. Fabre, avec sermon par Mgr. Laflèche. Le soir, un grand nombre d'édifices étaient illuminés; entre tous se distinguait le monastère du Précieux Sang. Le lendemain, le salut fut chanté par Mgr. C. Larocque, et le sermon fut donné par le Rév. M. E. Gravel, de la Cathédrale. Enfin, samedi, jour de la fête de saint Thomas d'Aquin, le Très-Rév. M. Raymond, V. G., Supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, fit le sermon, lequel fut suivi d'une bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, par Mgr. J. Larocque.

Ainsi se termina cette belle démonstration, dont la ville de Saint-Hyacinthe gardera longtemps le souvenir.

pan
on
né-
si

es,
ne.
ût
E.
re
er-
M.
de
ge

a-
a-
e,
es.
r,
n,

r-
n
le
e

el
e.
;
g.
e,
a
t
.
-
a

a
.

PANÉGYRIQUE
DE
SAINT THOMAS D'AQUIN,

Prononcé le 5 mars, à l'église de Notre-Dame du Saint-Rosaire,
à Saint-Hyacinthe,

PAR L'ABBÉ L.-N. BÉGIN, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

" Non recedet memoria ejus, et nomen
ejus requiretur a generatione in genera-
tionem. Sapientiam ejus enarrabunt gen-
tes, et laudem ejus enuntiabit ecclesia. "

" Sa mémoire ne s'effacera point de
l'esprit des hommes, et son nom sera
honoré de siècle en siècle. Les nations
publieront sa sagesse, et l'assemblée
sainte célébrera ses louanges. "

ECCL. XXXIX.

MESSEIGNEURS, (1)

MES FRÈRES,

Entre toutes les gloires qui ont répandu un si vif éclat sur
le moyen-âge, et en particulier sur le treizième siècle, il en est
une plus brillante que toutes les autres, parce qu'elle les
résume toutes: c'est celle du génie chrétien, personnifié dans
l'illustre Docteur de l'Eglise, saint Thomas d'Aquin. Six
siècles ont déjà passé sur sa tombe; pendant cette longue
période de l'histoire, une foule de théologiens, de philosophes,

(1) Monseigneur Charles Larocque, évêque de Saint-Hyacinthe; Monseigneur
Joseph Larocque, évêque de Germanicopolis; Monseigneur L. Lafèche, évêque
des Trois-Rivières; et Monseigneur E. C. Fabre, évêque de Gratianopolis.

de littérateurs, ont ravi tour à tour l'admiration du genre humain, l'ont fasciné par la beauté de leur intelligence, par l'étendue de leur savoir; mais aucun n'a pu suivre cet aigle dans son vol régulier, hardi et puissant, vers les plus hautes sphères de la pensée; nul n'a conquis une illustration aussi pure, ni aussi durable.

Beaucoup moins de six siècles ont suffi pour réduire à leur juste valeur bien des hommes, dignes, sans aucun doute, de notre vénération, mais que la passion ou un enthousiasme exagéré avait introduits trop tôt dans le temple de la gloire; la raison impartiale et froide de la postérité les a fait descendre des sommets où les avait portés l'admiration de leurs contemporains, et leur a assigné la place précise qu'ils doivent occuper dans l'échelle du vrai mérite. C'est ainsi que plus d'une célébrité du moment a vu son astre pâlir avec les années; les générations enlevaient sans pitié à ces royautes éphémères les couronnes que des mains trop amies avaient déposées sur leurs fronts.

Mais il en a été tout autrement de l'Ange de l'école; son nom n'a fait que grandir avec les siècles; l'autorité de sa parole est plus puissante que jamais; autour de sa tombe s'unissent en un concert de louanges, non seulement les grands hommes de son siècle, mais encore l'Eglise entière des âges suivants. Sur les hauteurs où l'ont placé son génie et ses vertus, il voit à ses pieds tous les princes de l'intelligence, semblable à la majesté de nos anciens rois de France, assise sur les degrés du trône; semblable encore aux flèches des grandes cathédrales gothiques du moyen-âge, qui percent les nues et qui dominent tout ce qui les environne. Le profond respect dont la vraie science n'a cessé d'entourer sa mémoire jusqu'à nos jours, nous est un sûr garant de la vénération que lui conservera l'avenir. Si, à travers le cours orageux des siècles, le flot montant de l'erreur et la passion de dénigrer même les œuvres du génie n'ont pu porter atteinte à la gloire de Thomas d'Aquin, c'est que cette gloire repose sur les bases immuables de la vérité; c'est qu'elle est à l'épreuve des plus rudes assauts de l'ennemi. Nous pouvons donc sans crainte lui

appliquer ces paroles de l'auteur inspiré de l'Ecclésiastique :
 "Sa mémoire ne s'effacera point de l'esprit des hommes, et son
 nom sera honoré de siècle en siècle."

Mes frères, appelé en ce jour, par une confiance qui m'honore beaucoup plus que je ne le mérite, à vous parler du Docteur Angélique, je ne puis m'empêcher de me reconnaître bien trop faible pour la tâche qui m'incombe ; je sens que j'aurais besoin de la science des vénérables prélats ici présents, ou de l'éloquence onctueuse et entraînant de l'enfant de saint Dominique, pour redire dignement à cet auditoire chrétien les dons précieux de la nature et de la grâce qui ornèrent l'âme de Thomas d'Aquin. Toutefois avec le secours de Dieu, essayons de soulever un peu le voile dont ce génie aimait tant à couvrir ses travaux et ses vertus, et nous pourrions admirer en lui le grand Docteur et le grand Saint, la lumière de l'Eglise militante et l'ornement de la Jérusalem céleste, l'alliance la plus féconde de la raison et de la foi, de la nature et de la grâce ; nous verrons que saint Thomas a été *la plus haute personification du génie chrétien*, qu'il a été *l'un des plus beaux types de la perfection religieuse et de la sainteté* : voilà en deux mots tout le sujet de ce discours.

I

La véritable grandeur du génie peut se mesurer d'après les œuvres qu'il a produites et d'après l'estime que les juges les plus compétents ont toujours manifestée pour ces œuvres. Or Thomas d'Aquin se présente à nous avec la brillante auréole de ce double témoignage : considérés en eux-mêmes, ses écrits constituent le plus beau monument qu'ait jamais produit le génie humain ; sur le parcours des siècles ils ont résisté à toutes les rigueurs de la critique, ils ont recueilli les ovations impartiales du talent et du savoir.

Ce qui frappe tout d'abord dans les œuvres du Docteur angélique, c'est qu'à une raison hardie, lumineuse, capable de tout embrasser en un coup-d'œil, il joint une soumission com-

plète aux enseignements de la révélation, à la doctrine des saints Pères, aux définitions de l'Eglise. Il ne croit pas que ce soit humiliant pour le génie de se laisser guider par la parole de Dieu et par l'infailible autorité du Siège apostolique ; cette intelligence d'élite, qui laisse si loin derrière elle les princes de l'incrédulité moderne, ne se refuse pas non plus à admettre des mystères que ces derniers rejettent si dédaigneusement et avant tout examen. Convaincu que Dieu est la source de toute vérité, et que le vrai ne peut contredire le vrai, il proclame qu'il ne peut y avoir qu'un antagonisme apparent, mais jamais une contradiction réelle, entre la foi et la raison, entre la révélation et la vraie science, entre les vérités de l'ordre surnaturel et celles de l'ordre naturel. Sans doute il place la foi au-dessus de la raison, puisqu'elle communique à celle-ci une vive lumière, puisqu'elle agrandit ses horizons et la préserve des ténèbres de l'erreur ; mais en même temps il ne manque pas de revendiquer pour la raison la part légitime qui lui revient dans la démonstration des vérités de la foi.

Sa marche est toujours sûre ; il ne s'écarte pas du droit sentier. Egalement éloigné des pôles opposés de l'erreur traditionaliste et rationaliste, il évite ces écueils si fertiles en naufrages ; son regard pénétrant lui fait tenir le juste milieu et lui permet d'assigner avec une précision remarquable à ces deux grandes maîtresses de la vie humaine, — la foi et la raison, — leurs limites, leurs droits et leurs devoirs respectifs.

Dans le sublime congrès où il donne rendez-vous à toutes les sciences humaines, il place à leur tête la théologie ; elle est leur reine ; elle occupe les cimes les plus élevées ; le soleil de l'éternelle Vérité l'inonde de ses rayons bienfaisants, et à son tour elle projette une douce clarté sur les sciences qui lui sont subordonnées ; elle dispose comme une série de phares brillants sur la route qu'elles doivent parcourir.

Esprit véritablement encyclopédique, saint Thomas a pu traiter de presque toutes les sciences alors connues ; rien ne lui paraît étranger ; il a tout étudié, tout scruté. Soit qu'il commente les écrits du Stagirite, Aristote, soit qu'il interprète les Livres Saints, soit qu'il poursuive ses investigations philo-

sophiques, toujours il porte dans ses œuvres cette lucidité, cette profondeur de vues, cette sûreté de coup-d'œil, et, si j'osais m'exprimer ainsi, cet instinct de la vérité, qui sont le plus bel apanage du grand Docteur, et que le génie chrétien seul peut posséder à un si haut degré.

Mais ces travaux de philosophie et d'exégèse qui eussent suffi à immortaliser tout autre que saint Thomas, pâlisser cependant en face de sa *Somme théologique*. Qui pourra jamais dire ce qu'il a fallu de persévérance, ce qu'il a fallu de génie pour produire cette vaste synthèse qui résume avec tant de perfection les œuvres de ses devanciers pendant douze siècles ? Sans doute les Pères de l'Eglise avaient déjà solidement démontré certains dogmes particuliers, à mesure que les circonstances le réclamaient, mais ce n'étaient là que des vérités éparses ; frayant le chemin que devaient suivre plus tard les scolastiques, ils avaient pénétré jusqu'au sein de la littérature païenne et en avaient rapporté des armes précieuses contre l'erreur ; mais aucun Père, aucun scolastique n'avait encore réussi à élever un monument aussi gigantesque, aussi complet à la gloire de Dieu et de notre sainte religion ; nul n'était encore parvenu à faire choix de tous les meilleurs matériaux, à les polir, à les coordonner, à les ranger en leur place, de manière à former un édifice parfait à tous égards, un chef-d'œuvre d'architecture intellectuelle en même temps qu'une forteresse inexpugnable de la vérité.

De même que le chimiste habile analyse tous les composés et sait y découvrir la moindre parcelle d'une substance, de même saint Thomas soumet aussi à l'analyse des milliers de propositions, et au moyen de distinctions subtiles, mais en même temps fort exactes, il fait la juste part du vrai et du faux, recueille scrupuleusement les plus faibles rayons de vérité disséminés même dans le camp ennemi, et en compose ce faisceau de lumières que la science théologique n'a cessé d'admirer depuis qu'il a commencé à briller sur le monde.

En lisant ses écrits, ne vous semble-t-il pas que son regard, perçant les voiles de l'avenir, ait entrevu toutes les hérésies de notre âge ? Bien souvent, on serait porté à croire qu'il avait

sous les yeux le catalogue des erreurs modernes, réprouvées à si juste titre par l'oracle infallible de la vérité, par notre immortel Pie IX ; il en fait à l'avance une réfutation des plus solides, ou plutôt il prépare déjà l'arme meurtrière qui, à des siècles de distance, ira les frapper au cœur. Ne le voyez-vous pas, ce puissant génie, se poser les questions les plus ardues sur l'unité de nature et la trinité des personnes en Dieu, sur la création, la chute, la sanctification de l'homme, sur la grâce de Jésus-Christ, sur les sacrements, sur les vertus, sur le monde, sur les rapports qui l'unissent à Dieu et à l'homme, et résoudre ces difficiles problèmes avec une clarté, avec une précision, avec une vigueur de raisonnement qui tiennent du prodige ? Dans toutes ses démonstrations, il observe une sévérité presque militaire, une manière de procéder rigoureuse, invariable ; rien de vague, rien d'indéfini, mais toujours des définitions lumineuses, des arguments qui s'enchaînent, qui se fortifient mutuellement, qui varient suivant les ennemis qu'il attaque ou les vérités qu'il défend, et qui forment un tout compacte, inébranlable, comme les pyramides d'Egypte que le temps s'est vu forcé de respecter. Les artifices du langage lui répugnent ; il dédaigne les vains ornements dont on pare quelquefois une mauvaise cause ; les traits de la satire lui sont inconnus ; il fait briller la vérité seule, sans autre attrait que celui qu'elle renferme en elle-même ; mais il la creuse jusque dans ses profondeurs ; il la tourne en tous sens, l'examine sous toutes ses faces, en fait jaillir la lumière et arrache enfin ce cri spontané d'une âme convaincue : C'est vrai ! Certes, c'est bien de lui que nous pouvons légitimement affirmer que "s'il ne fut pas éloquent à force de bien dire, il le fut à force d'avoir raison". Ses idées larges, ses vues d'ensemble et de détail, sa logique serrée, pleine de calme, mais armée de toutes pièces, ne lui donnent-elles pas une parfaite ressemblance avec ces vieux généraux, habitués aux champs de bataille, et qui, à l'heure du combat, placés sur une éminence, aperçoivent tous les mouvements de l'ennemi, déjouent ses calculs, anéantissent ses projets, lui enlèvent ses armes et ses munitions, font mouvoir leurs bataillons, tantôt de front, tantôt dispersés, mais toujours avec cette

précision mathématique qui abat l'ennemi et qui sème la terreur et la mort dans ses rangs ? Tel nous apparaît le Docteur angélique dans tous ses écrits, et ce sont aussi les traits sous lesquels la postérité s'est plu à le représenter.

L'éclat du talent provoque souvent la jalousie, lors même qu'il se manifeste au monde dans l'attitude de l'humilité la plus sincère. Mais saint Thomas a toujours paru tellement identifié avec la royauté du génie, qu'on n'a guère osé l'attaquer. Comment pouvait-on d'ailleurs espérer d'atteindre cet aigle de la pensée, qui habite par-delà les nues, et qui, balancé sur les ailes de sa puissante intelligence, tient le regard fixé sur Dieu et semble ne plus appartenir à la terre ? Aussi pendant près d'un quart de siècle qu'il se dévoue à l'enseignement théologique, l'envie se renferme dans le silence en face de l'Europe entière, qui vénère en lui la suréminence du talent. Les plus célèbres universités cherchent à l'enrôler dans leurs doctes bataillons ; les souverains se disputent la gloire de le posséder dans leurs états ; les Papes, ses contemporains, le révèrent comme l'une des gloires de l'Eglise, comme l'un des plus fermes soutiens de la vérité catholique ; la phalange des savants reconnaît en lui le plus magnifique épanouissement de la raison humaine vivifiée par la foi.

Les souverains Pontifes,—protecteurs-nés du génie chrétien et de tout ce qu'il peut y avoir de grand, de noble, de vrai dans les sphères de la pensée,—n'ont pas occupé le dernier rang dans ce concert de louanges si bien méritées. A chaque époque de l'histoire, on les retrouve occupés à introduire dans les sanctuaires de la science théologique, l'étude des œuvres du grand Docteur. Ils proclament, en toutes circonstances, son incontestable supériorité ; ils l'appellent la source féconde où les docteurs puisent les trésors de la science, le flambeau au moyen duquel on découvre la saine doctrine ; ils comparent ses écrits, tantôt à la lumière du soleil qui éclaire le monde, tantôt au glaive spirituel qui détruit les vices et les erreurs. Benoît XIV n'hésite pas à lui décerner les titres de prince des théologiens, de grande lumière de l'Ordre des Frères Prêcheurs, de Docteur de l'Eglise, et il avoue ingénument que, s'il y a quel-

que chose de bon dans ses œuvres, la gloire doit en revenir tout entière à un si grand maître. D'autres, comme Jean XXII, vont jusqu'à dire qu'il a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles et qu'il a à lui seul répandu plus de lumières dans l'Eglise que tous les autres savants.

Est-il besoin de rappeler ici l'autorité extraordinaire qu'exercèrent les écrits du saint Docteur dans tous les grands conciles célébrés depuis sa mort ? Patriarches, cardinaux, évêques, prêtres, tous ne prononçaient son nom qu'avec le plus profond respect. Dans l'assemblée œcuménique de Trente, il fut l'objet d'honneurs jusqu'alors inouïs ; sa *Somme théologique* fut placée sur une même table avec la Bible au milieu de la salle conciliaire, et un grand nombre de décrets fort importants ne sont, pour bien dire, qu'un tissu des paroles du Docteur angélique.

Je n'entreprendrai pas d'énumérer ici tous les grands théologiens, les divers ordres religieux, les congrégations, les séminaires, les académies, les plus célèbres facultés de théologie, qui ont revendiqué de tout temps et qui revendiquent encore l'honneur de marcher sous les drapeaux de l'Ange de l'école. Je n'en finirais plus, puisqu'il me faudrait évoquer devant vous la plupart des célébrités théologiques et philosophiques du monde chrétien depuis le treizième siècle.

L'Eglise universelle, par la voix de ses juges les plus compétents, a donc reconnu en saint Thomas d'Aquin, Docteur de l'Eglise, la plus brillante personnification du génie chrétien, l'union la plus féconde de la raison et de la foi.

II

Mais la raison humaine, quelque puissante qu'elle soit par elle-même et en compagnie de la doctrine révélée, a cependant besoin du calme des passions, et de l'union intime avec Dieu par la grâce pour s'épanouir dans toute sa beauté. Semblable à un roi que des événements malheureux ont privé de sa couronne, le génie qui ne porte pas le cachet de la sainteté ou

d'une vertu solide, offre, dès le premier aspect, quelque chose qui attriste le regard ; chacun manifeste spontanément le regret qu'une si belle intelligence n'ait été unie à un cœur vraiment noble, à un cœur épris de la beauté des choses célestes et ne battant que pour son Dieu.

Cette lacune si regrettable chez des hommes d'ailleurs heureusement doués, ne se fait pas sentir dans le héros chrétien que nous célébrons aujourd'hui. Quelle que soit l'époque de sa vie qu'il nous plaise d'étudier, toujours il nous apparaît orné du diadème de la grâce divine ; toujours il fait marcher de front les conquêtes de la science et le triomphe de la sainteté ; toujours il se révèle à nos regards avec le cortège des vertus chrétiennes qui en font le plus beau type du parfait religieux et du saint.

S'agit-il en effet pour lui d'entendre la voix de Dieu qui veut le séparer du siècle ? Comme un autre Samuel, il est prêt à tout ; il oublie les titres de noblesse qui le reliaient aux maisons souveraines d'Allemagne et des Deux-Siciles ; il fait le sacrifice des honneurs et des jouissances qui l'attendent dans les hauts rangs de la société ; sa volonté, comme un mur d'airain, demeure inébranlable en face des promesses, des menaces, des artifices, des châtimens dont il est assailli de la part de sa famille. Il préfère les austérités de la vie religieuse aux douceurs qui lui sont réservées dans le palais de ses pères ; désormais il aura pour partage le vêtement de bure, la table frugale, la vie d'études sérieuses, d'abnégation, d'obéissance des enfans de saint Dominique. Cet ordre, encore à son berceau, se propageait déjà partout ; l'œuvre de régénération qu'il était destiné à accomplir, marchait à pas de géant ; tout faisait prévoir que la société dont saint Dominique avait jeté les bases, portait dans son sein les plus consolantes espérances pour l'extension du royaume de Jésus-Christ sur la terre. Cet heureux début allait naturellement attirer une grande partie de ce que l'Italie, de ce que l'Europe renfermait de zèle apostolique, d'énergie, de charité, de dévouement chrétien. Aussi cet ordre devint-il de suite un foyer de science et de sainteté, un sanctuaire où les plus beaux talents se donnèrent rendez-vous : saint Raymond

de Pennafort, le bienheureux Albert-le-Grand et saint Thomas d'Aquin furent de ce nombre et tracèrent la voie à ces vaillantes recrues que l'on trouve échelonnées sur la route des siècles jusqu'à nos jours. La vie exemplaire de ces moines, leur détachement de la terre, leur savoir et leur piété furent d'une haute éloquence pour l'âme si pure de Thomas d'Aquin ; il ressentit pour l'ordre de saint Dominique un attrait irrésistible qu'il considéra comme l'expression fidèle de la volonté de Dieu. Dès lors sa résolution fut prise et d'une manière irrévocable ; rien ne pourrait l'empêcher désormais de suivre la glorieuse bannière des Frères Prêcheurs.

Cette fidélité à la vocation divine avait sa source dans son tendre amour pour Dieu, dans sa sollicitude constante à faire la volonté de son adorable Maître. Un jour il avait composé, à la demande du Pape Urbain IV, *l'Office du Saint-Sacrement*, l'œuvre la plus sublime, la plus imprégnée d'amour divin qui soit sortie de sa plume. Il eut alors un de ces ravissements qui lui étaient assez fréquents dans l'oraison ; une voix miraculeuse s'échappa comme de son crucifix et lui dit : " Vous avez bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense demandez-vous ? " " Nulle autre que vous, Seigneur, " répondit le saint. Sublime expression de sa charité parfaite ! Les actes de toute sa vie prouvent avec la clarté de l'évidence que ce n'était pas là un vain mot. Comme la lampe du sanctuaire, il se consume tout entier au service de Dieu ; il ne travaille que pour la gloire et l'amour de son Créateur. Arrivé au seuil de l'éternité, étendu sur son lit de mort, il veut se nourrir encore une fois du pain des anges ; à la vue de son Dieu qui vient se donner à lui, il rassemble ses forces épuisées, et s'écrie dans un transport d'amour : " Je vous reçois, ô mon Dieu, vous qui avez racheté mon âme, vous pour qui je n'ai épargné ni veilles ni travaux, vous que j'ai prêché, enseigné, et contre qui je n'ai jamais parlé. Vous savez que je ne suis pas obstiné dans mes opinions ; s'il m'était arrivé d'errer concernant votre divin sacrement, je m'en remets aux censures de la sainte Eglise Romaine, à laquelle je demeure obéissant, en quittant cette vie." Cette déclaration spontanée du mourant révèle d'un

seul trait les rudes labeurs de son apostolat et le but surnaturel qu'il s'y proposait ; elle fait connaître en même temps son amour pour Jésus au Saint-Sacrement et sa soumission toute filiale à l'Eglise Romaine.

Sa science profonde puisait un nouveau lustre dans son humilité sans bornes, dans sa modestie aimable, dans une obéissance complète aux ordres de ses supérieurs. Bien différent de ces âmes superbes, qui, dans leur ridicule vanité, se font une idole d'elles-mêmes, ne rêvent qu'à la gloire humaine, donnent libre entrée à toutes les passions mauvaises et finissent par se précipiter de chute en chute dans les plus incroyables extravagances, saint Thomas se faisait, au contraire, un rempart de son humilité ; il comptait pour bien peu de chose les avantages éphémères du talent et n'aspirait ni à l'estime, ni à la considération des hommes. Jamais la fumée de l'orgueil n'atteignit sa belle âme ; il n'avait qu'une seule ambition, c'était celle de défendre la vérité, de combattre pour Jésus-Christ et son Eglise, et de conquérir le ciel dans l'état de simple Frère Prêcheur. Reportez-vous par la pensée au moment où le Pape, désireux de récompenser les vertus et le savoir de l'Ange de l'école, veut le revêtir de la pourpre romaine ou le promouvoir à l'archevêché de Naples ; le saint en paraît si péniblement affecté, si découragé, que le Souverain Pontife se laisse émouvoir et renonce à son louable projet.

C'est ainsi que celui dont l'éloge était dans toutes les bouches, celui que la papauté avait comblé des marques de son estime, celui dont on devait plus tard se disputer les dépouilles mortelles comme on se dispute maintenant la possession d'un empire, celui qui avait illustré non-seulement l'ordre de saint Dominique, mais encore les universités de Cologne, de Paris, de Rome, de Bologne et de Naples, était cependant le plus humble des mortels, fuyait les grandeurs et conservait, avec les trophées de sa gloire, la pureté virginale, la candeur et la simplicité d'un enfant. C'est le propre des saints de se complaire dans les emplois modestes, dans l'obéissance, dans une vie de recueillement ; leur plus grande souffrance est d'être entourés d'honneurs ; leur plus vif désir est de s'effacer, de passer inaperçus

sur la scène du monde, de demeurer modestement à l'ombre de l'autorité ; ils ressemblent beaucoup à ces vignes qu'on laisse croître auprès des grands arbres ; elles n'aspirent pas à s'élever au-dessus d'eux, mais uniquement à trouver en eux un appui ; elles se dérobent, pour ainsi dire, aux regards du passant ; mais attendez l'époque de la vendange, et vous apercevrez à travers le feuillage jauni par l'automne, des fruits abondants et suaves. Tel fut toujours Thomas d'Aquin : humble, modeste, aimable, soumis à l'autorité, brûlant d'amour pour Dieu. Arrivé au soir de la vie, il pouvait présenter au juste juge une riche moisson de bonnes œuvres ; il avait été non-seulement un puissant génie, mais encore un parfait religieux, un séraphin sur la terre, un grand saint.

Mes frères, qu'il me soit permis, en terminant, de former un vœu bien sincère : c'est que les œuvres du grand Docteur soient étudiées davantage par la génération actuelle, c'est que les solides enseignements qu'il a donnés à la société du treizième siècle retrouvent un écho fidèle au milieu de nous. La vérité ne change point ; ce qui était vrai alors l'est encore aujourd'hui. Notre siècle semble malheureusement beaucoup trop enlacé dans le réseau des intérêts matériels ; il affecte de suprêmes dédains pour le moyen-âge et se laisse trop facilement éblouir par l'éclat trompeur d'une fausse science, par les arguties d'une raison orgueilleuse. A l'école de ce profond penseur, il puiserait des idées claires, précises sur les questions les plus vitales, en religion et même en politique ; il apprendrait à raisonner juste, à distinguer le vrai du faux ; une thèse théologique ou philosophique bien établie le passionnerait plus que des dissertations originales, des épopées romantiques et des généralisations arbitraires ; il comprendrait peut-être que les principes, les vertus, la culture du bien, du beau et du vrai, constituent bien plus la grandeur véritable des individus et des nations que la prospérité purement matérielle.

Que de prétendus savants lancent l'injure à la religion, à la théologie, au moyen-âge, comme s'ils en avaient fait une étude approfondie ! Que de gens, présomptueux à l'excès, veulent se faire reconnaître comme parties belligérantes dans des questions doctrinales dont ils ignorent le premier mot ! Combien n'y a-t-il pas de ces chevaliers, armés contre Dieu et son Eglise, et qui seraient cependant incapables d'exposer, sans le défigurer, un seul article de leur symbole de foi ? L'ignorance qui ne se connaît pas, est la plus vernicieuse de toutes, parce qu'il lui est absolument impossible de se faire justice. La convaincre de ses torts n'est pas chose facile ; mais le meilleur moyen d'y réussir, ne serait-ce pas de la renvoyer à l'étude de la science divine, à l'étude sérieuse de saint Thomas en particulier, de cette intelligence monumentale, qui domine de si haut les représentants de la libre pensée et de la science sans Dieu ? Nul doute que la lecture réfléchie de ces pages si pleines de vérité, suffirait, avec la grâce divine, pour changer ces adversaires de nos dogmes en zélés défenseurs du catholicisme et d'une époque qui, à bien des points de vue, était supérieure à la nôtre.

Mais il ne faudrait pas se borner à une étude curieuse, à une stérile admiration des écrits du Docteur angélique ; ce qui importe par-dessus tout, c'est de l'imiter dans les vertus qu'il a pratiquées. Les saints, ce sont ces hommes courageux qui, au prix de sacrifices constants et pénibles à la nature, ont conquis le royaume du ciel ; ce sont les éclaireurs de l'humanité dans son trajet vers la patrie ; ils nous précèdent, ils nous animent à la lutte ; ils nous obtiennent force et courage ; leurs exemples laissent après eux un arôme suave qui dilate, qui embaume, qui fortifie le cœur ; leur vie entière compose cette sainte poésie de la vertu qui en inspire le goût et le respect aux nations comme aux individus. Quand on voit un génie comme saint Thomas d'Aquin, se développant à l'aise sous l'égide de l'obéissance et de l'humilité, foulant aux pieds toutes les ambitions, vivant au milieu d'un monde corrompu comme un ange du ciel, pratiquant la mortification, alors le courage renaît au fond de l'âme ; le sacrifice devient plus facile ; on prise davantage

l'héroïsme de la vertu et la beauté des choses du ciel ; on se sent comme soulevé au-dessus de cette vallée de larmes, pendant que les regards du cœur et de l'intelligence se fixent sur la patrie des bienheureux.

Aujourd'hui, mes frères, arrêtons-nous un instant à contempler dans le ciel le grand Docteur de l'Eglise ; voyons sur son front la couronne d'immortalité qu'y a déposée le souverain Juge ; elle surpasse en éclat celle des anachorètes, celle des solitaires de la Thébaïde, celle des contemplatifs de la Chartreuse. Il n'a pas travaillé pour lui seul ; sa vie exemplaire, ses prédications, ses écrits ont sauvé des milliers d'âmes, et son plus ardent désir eût été d'entraîner à sa suite le monde entier pour le conduire à Dieu ; aussi brillera-t-il comme un astre éclatant dans les perpétuelles éternités : " Qui ad justitiam erudiunt multos, nous dit l'Esprit-Saint, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates."

Demandons-lui en ce jour qu'il veuille bien protéger sur notre sol canadien ses frères dans la vie monastique, afin que la tige vigoureuse qu'un éminent prélat vient d'implanter au milieu de nous, devienne un grand arbre qui abrite sous son ombre, comme par le passé, le zèle, le savoir et toutes les vertus apostoliques.

Demandons-lui encore d'obtenir pour notre heureux pays la grâce de suivre ses enseignements, d'imiter ses vertus, et par là même de se maintenir toujours dans la foi catholique, apostolique et romaine, dans les sentiers de la vraie science et de la sainteté. Ainsi soit-il.

II

A QUÉBEC.

Solennité à la Cathédrale.

La fête de saint Thomas, si dignement célébrée à Saint-Hyacinthe n'a pas eu moins d'éclat dans la vieille capitale. Le Docteur angélique a été à Québec l'objet d'une solennité qui demeurera à jamais l'une des plus belles pages de notre histoire religieuse.

L'Université Laval, pénétrée du plus profond respect pour les enseignements et la sainteté de l'Ange de l'école, a voulu s'associer au concert de louanges qui devait s'élever de toutes les parties du monde catholique en l'honneur de ce héros chrétien. Le 10 mars a été le jour fixé pour cette grande solennité. La cathédrale était décorée et illuminée avec un goût parfait ; elle suffisait à peine à contenir la foule pieuse venue de toutes les parties de la ville et du diocèse.

Monseigneur E. A. Taschereau, Archevêque de Québec, et Visiteur de l'Université, officiait en grande pompe, au milieu d'un clergé très-nombreux. Tout le corps universitaire, professeurs et élèves, assistait en costume. Leurs Excellences le Lieutenant-Gouverneur et Madame Caron étaient aussi au Saint-Sacrifice. Il est difficile d'imaginer un plus imposant spectacle que celui qui s'offrait aux regards en cette circonstance dans notre belle cathédrale.

Il était juste et convenable qu'un fils de saint Domi-

nique fût appelé en ce beau jour à faire l'éloge de saint Thomas d'Aquin. Le R. P. Bourgeois, Prieur du monastère des Frères Prêcheurs de Saint-Hyacinthe, avait bien voulu prêter le concours de son magnifique talent oratoire. "Saint Thomas et les nécessités religieuses du temps présent" : tel fut le sujet intéressant que développa pendant une heure l'éloquent panégyriste. Chacun pourra admirer et savourer à loisir cet écrit si remarquable à tous les points de vue. Nous le reproduisons plus loin.

La messe de Fauconnier, chantée par les élèves du Petit Séminaire, avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, a été ravissante. Les *solis* ont été faits par MM. Wiollard et Leclerc, artistes de la ville, et par MM. Lemieux et Boyd, élèves du Petit Séminaire ; l'orchestre se composait des artistes du Septuor Haydn, de MM. Lavigneur, Pouliot, et des instrumentistes du Séminaire ; M. Ernest Gagnon touchait l'orgue, et M. l'abbé Fraser dirigeait les chœurs.

Au graduel on chanta un *Ave verum* de Mozart. A l'offertoire, l'orchestre exécuta de la manière la plus brillante, avec accompagnement d'orgue, la *Marche des prêtres* de Mendelsohn.

Après la messe, Mgr. l'Archevêque et tout le clergé présent allèrent prendre le dîner au Séminaire.

e saint
monas-
it bien
nt ora-
es du
déve-
hacun
remar-
uisions

es du
t d'or-
r MM.
I. Le-
hestre
MM.
naire ;
Fraser

art. A
plus
he des
clergé

SAINT THOMAS D'AQUIN

ET LES NÉCESSITÉS RELIGIEUSES DU TEMPS PRÉSENT.

Discours prononcé à la Cathédrale de Québec,

PAR LE R. P. L.-THS. BOURGEOIS, DES FRÈRES PRÊCHEURS,

LE 10 MARS 1874.



MONSEIGNEUR, (1)

Mes Frères,

Il y a quelques mois, une lettre émanant du Collège Théologique de Rome, était adressée aux Evêques et aux Universités Catholiques de la Chrétienté toute entière. Elle les invitait, avec l'approbation du Souverain Pontife, à célébrer solennellement, cette année, le sixième anniversaire séculaire de la mort de l'Angélique Docteur, saint Thomas d'Aquin.

Conformément aux vœux exprimés par une si haute autorité, et en union avec l'Ordre dont saint Thomas est la gloire, de tous les points de l'univers catholique, il s'élève, en ce moment, vers le trône où ses vertus ont placé le saint Docteur, comme une immense acclamation de triomphe et de joie. En même temps que ses frères remercient Dieu d'avoir fait briller ce soleil au milieu des étoiles dont est parsemé le firmament de leur famille religieuse, les illustrations de la science chrétienne, à tous les degrés, font à leur voix un écho bien plus grand qu'elle et qui remplit le monde.

(1) Monseigneur E.-A. Taschereau, Archevêque de Québec.

Vous avez voulu, vous aussi, M. F., apporter votre note dans ce glorieux concert ; et c'est pourquoi, répondant à l'appel du premier Pasteur de ce diocèse et aux invitations de l'Université de cette ville, vous êtes ici ce matin. Je n'ai pas le droit d'être étonné de votre concours : vous avez l'habitude, depuis longtemps, de vous associer à toutes les pensées qui intéressent la gloire de Dieu et de l'Eglise ; mais il me sera bien permis, en remerciant Monseigneur l'Archevêque et l'Université, de l'éclatante marque de religieuse sympathie qu'ils nous donnent en cette occasion, de vous faire une part dans l'expression de notre reconnaissance.

Lorsque, à un moment donné de l'histoire d'un pays, la mémoire d'un homme illustre se trouve tout-à-coup mise en relief dans un éclat nouveau, on peut généralement reconnaître qu'il y a dans ses actes, ou dans les œuvres qu'il a produites, une secrète affinité avec certains besoins, certaines aspirations de l'heure où se fait son apothéose, et qu'il sort des souvenirs de sa vie comme une clarté sympathique qui provoque les hommages. Je dis *généralement*, car il arrive parfois que les admirations s'égarent sur des objets indignes ; et l'histoire des peuples, qui les montre élevant des statues à leurs libérateurs et à leurs sauveurs, nous les fait voir aussi, saluant de leurs acclamations les images des ennemis de leur dignité ou de leur bonheur. Mais lorsque celui dont la mémoire est ainsi glorifiée est un saint, lorsque évoqué d'un lointain passé où il semblait enseveli pour toujours, il se rajeunit par l'enthousiasme fervent de nombreux admirateurs, lorsque l'Eglise encourage la renaissance de son culte et de sa célébrité, non-seulement on peut, mais il *faut* affirmer, à ces signes, qu'il existe une correspondance intime entre le caractère de cet homme, la fonction qu'il a exercée ou les œuvres qu'il a mises au jour, et les nécessités religieuses de l'époque où sa gloire se renouvelle.

Puis donc que nous sommes manifestement à une heure de restauration,—j'allais dire de réparation—pour la gloire de saint Thomas, puisque son autorité doctrinale, qu'un funeste attrait pour la nouveauté avait trop longtemps voilée à bien

des regards, revêt, aux yeux de tous, une splendeur nouvelle, puisque l'on se reprend à aimer l'étude sublime des mystères chrétiens, entreprise sous sa direction, et à en explorer ainsi la divine économie, puisqu'enfin à ce début du septième siècle de son existence céleste, une pénétration latente, mais profonde, de son influence a pu lui préparer le grand triomphe catholique dont nous sommes les témoins; il sera intéressant de voir comment cette loi se vérifie pour lui, et comment l'accroissement de son culte est justement appelé par les lacunes religieuses qui sont le malheur de notre temps. Tel est aussi le sujet que je propose à votre méditation. Il m'a semblé que nul ne pouvait mieux répondre à votre attente et convenir au grand objet qui nous réunit.

Daigne le grand Saint, qui a si bien parlé de Dieu et des choses de Dieu, venir à mon aide, en ce moment où je viens parler de lui avec une voix si inégale à cette tâche et qui voudrait tant cependant le dignement célébrer.

I

Je commence par rappeler brièvement quel est, entre tous les autres, le titre éminent de saint Thomas à une gloire spéciale.

Lorsque le Christianisme parut, il n'eut pas à lutter seulement contre la persécution violente qui en voulait à sa vie; à peine venait-il de naître, à peine sa doctrine s'était-elle fait connaître que des ennemis non moins terribles s'en prirent à son enseignement. Tandis que les uns attaquaient nos mystères par des arguments philosophiques, tandis que les autres faisaient du Christianisme, du Paganisme et du Judaïsme un mélange informe, il y en avait qui niaient la vérité des preuves sur lesquelles est appuyée la mission de Jésus-Christ et de l'Eglise, ou qui s'efforçaient de mettre en opposition mutuelle nos dogmes les plus vénérables. C'est ainsi que les philosophes païens d'abord, puis les Gnostiques, suivis bientôt par les Ariens, les Marcionites et les Manichéens, vinrent tour à tour battre en brèche le dépôt et l'organe des vérités révélées.

Quel était, dans ces circonstances, le devoir de ceux d'entre les *sages* païens qui s'étaient convertis au christianisme, ou qui avaient reçu par leurs fonctions la garde de l'enseignement chrétien ? Pouvait-il leur suffire d'opposer le texte des Livres Saints à des adversaires qui n'en reconnaissaient pas la divinité, et qui prétendaient que la doctrine de ces livres était opposée au sens commun et aux plus pures lumières de la raison ? ou bien ne fallait-il pas plutôt, en acceptant le combat sur leur propre terrain, leur démontrer la vérité historique des preuves du Christianisme, défendre les dogmes attaqués, les rattacher à leurs principes, en exposer les rapports mutuels, la mutuelle harmonie, et les éclairer de toutes les analogies que la science et la raison nous fournissent ?

Les Pères des premiers siècles de l'Eglise comprirent ainsi leur mission ; et de là cette série d'apologies, de démonstrations, d'études dogmatiques et morales à travers lesquelles on peut suivre les formes diverses et les évolutions multiples de la lutte livrée à l'Eglise et au dogme révélé.

La portée de cette attitude fut immense : elle eut pour conséquence la création d'une science nouvelle, qui porte un nom célèbre dans l'histoire des travaux de l'esprit humain, la science de la Théologie chrétienne. Jusques-là, la raison ne s'était appliquée qu'à démontrer les vérités de l'ordre naturel ; armée du spectacle de la nature ou de la conscience du sens intime, elle s'essayait timidement à conclure de ce qu'elle voyait à ce qu'elle ne voyait pas, et à dégager le nom et les caractères de l'Infini des ombres au milieu desquelles nous vivons. Et c'était là son suprême effort.—Aujourd'hui elle abordait un horizon nouveau : après s'être efforcée de prouver à l'évidence la venue de Dieu parmi nous et la réalité de sa révélation, elle proposait à la science de s'unir avec elle, afin de chanter au Dieu qui s'était ainsi manifesté, le cantique d'une magnifique adhésion. Telle est en effet la Théologie. Elle n'est pas seulement la Foi qui s'incline devant Dieu pour s'unir à son intelligence dans l'acceptation de sa parole ; elle n'est pas seulement la science qui explore le domaine de la création dans tous ses secrets replis, et qui fait à l'homme par toutes ces investigations une seconde

royauté du monde ; elle n'est pas seulement la raison, par laquelle l'homme est si grand pourtant, puisque par elle il nomme Dieu, l'âme, l'éternité..... La Théologie, c'est toutes ces puissances réunies dans une sublime alliance où la Foi occupe le rang souverain, mais où la raison et la science, en se subordonnant à elle, s'éclairent mutuellement et illuminent l'esprit de l'homme de clartés inconnues, admirables, qui semblent le mener à demi chemin du Ciel.

Et voilà ce qui nous fait comprendre comment on a pu l'appeler la reine et la maîtresse des sciences. Si, en effet, elle réunit au service de la Foi ces deux grandes forces de l'homme ; si elle rapproche dans un saint baiser ces trois éléments faits pour s'entendre et qui, cependant, s'isolent trop souvent les uns des autres et deviennent ennemis ; si, comme on l'a dit, " elle emprunte à la science tout ce qu'elle a découvert des lois de la nature et de celles de l'humanité, non pour les dire comme elle, mais pour en déduire la connaissance de Dieu et de l'homme ; si elle emprunte à la raison sous sa forme populaire et sous sa forme philosophique, des vérités qui sont déjà la religion, quoiqu'elles ne le soient pas tout entière, et les élève en un fondement et préambule de plus hautes vérités, enfin si elle emprunte à la foi, fille du Verbe de Dieu, une vision et une certitude des choses divines qu'elle reporte ensuite sur les choses de la nature et de l'humanité, donnant à la science une plus grande élévation, à la raison une plus grande étendue, à la foi une plus grande clarté, à toutes l'unité qui fait leur force, leur joie et leur efficacité, pour le bonheur du genre humain" ; comment s'étonner encore une fois qu'on ait salué en elle, la science " qui surpasse autant toutes les autres que le ciel l'emporte en grandeur sur la terre, l'Infini sur l'immensité " ? (1)

Pendant de longs siècles, dans cette direction de l'esprit humain, les chefs-d'œuvre se multiplièrent, les horizons les plus vastes s'ouvrirent aux regards du monde étonné, en sorte que, lorsque l'erreur, impuissante à créer de nouveaux arguments,

(1) P. Lacordaire. Discours pour la translation du chef de saint Thomas d'Aquin.

mais non lasse de lutter, en fut réduite à se répéter elle-même, il semblait que la pensée humaine marchant à la trace de celle de Dieu, eût dit son dernier mot et eût atteint les plus sublimes hauteurs où elle pouvait prétendre.

Et cependant, si je prête l'oreille aux éloges décernés à l'homme illustre, au savant, au saint dont la mémoire nous rassemble aujourd'hui, aux louanges descendues de la chaire même de saint Pierre, aux acclamations des plus célèbres conciles des temps modernes, il semblerait au contraire que la Théologie n'était jusqu'à lui qu'à l'état de germe, et que c'est lui qui en a été à proprement parler le créateur.—Eh quoi ! la Théologie à l'état de germe après les Basile, les Grégoire, les Jérôme, les Augustin, les Chrysostôme ; après toutes ces lumières qui, se renvoyant mutuellement leurs rayons, forment sous nos yeux, un faisceau si puissant et si magnifique ?..... Quelle est donc l'explication de ce mystère, et qu'a fait saint Thomas pour justifier de tels éloges ?

Ce qu'il a fait, je le dis en un mot : il a organisé la Théologie.

Lorsque nous passons devant un temple en construction, et que nous contemplons éparses sur la surface du sol les pierres qui doivent le former, nous pouvons conjecturer, à la vue même de ces matériaux, à leur nombre, à leur substance, à la perfection du travail dont ils portent l'empreinte, que ce temple sera beau et digne du Dieu dont il doit célébrer la gloire ... Mais quel sera-t-il exactement ? comment tous ces éléments se combineront-ils pour réaliser la magnifique unité à laquelle ils sont destinés ? nous ne saurions le dire. C'est le secret de l'architecte, de celui qui a conçu le plan, et de l'instrument dont il se sert pour l'exécuter.

Tel était précisément l'état de la Théologie à l'avènement de saint Thomas d'Aquin. C'était un amas de pierres magnifiquement taillées, d'une riche composition ; quelques-unes étaient juxtaposées et formaient un tout qui ressemblait à une partie de temple ; mais l'édifice total était encore le secret de Dieu, et le mortel qu'il avait prédestiné à en recevoir la révélation était aussi à venir.

Et ce n'est pas sans raison que je parle d'une spéciale prédestination pour une telle œuvre ; car vous rendez-vous compte de ce qu'elle demandait de ressources, de facultés sublimes et variées ? vous rendez-vous compte de ce que devaient être la raison, la science, la foi d'un homme chargé de concevoir pour les redire aux autres hommes, dans l'harmonie d'une unité sans lacunes et sans brisements, non-seulement les grandes lignes, mais les moindres détails et les derniers linéaments du plan qu'il a plu à Dieu de réaliser ?...

Donc, au commencement du treizième siècle, cet homme était encore à venir. Pour dire la pensée de Dieu, quelques essais avaient bien été faits, et qui ne sont pas sans mérite comme ils ne sont pas demeurés sans gloire ; mais ce n'étaient là en quelque sorte que des ébauches et des préparations. Ces constructions étaient inégales par quelque côté au dessein qu'elles voulaient exprimer, et ce n'était pas devant elles que la postérité devait venir pour saluer dans une incomparable splendeur le reflet de la lumière de Dieu et l'interprétation authentique de sa pensée.

Que si vous me demandez d'où vient que cette prédestination divine se soit fait tant attendre ? pourquoi Dieu a-t-il laissé tant de siècles s'écouler avant qu'apparût celui qui devait tout résumer et tout éclairer ? Je vous répondrai qu'il ne faut pas s'en étonner ; que d'une part, c'est la loi ordinaire de la Providence de Dieu de s'abriter derrière le cours naturel des choses, et que les œuvres parfaites sortant de la main de l'homme et de sa liberté ne s'achèvent qu'au prix de grands efforts et après de longs siècles ; et que de l'autre, il convenait que le monument qui devait être comme une seconde révélation de Dieu et de ses œuvres, apparût au milieu des siècles chrétiens, à égale distance du commencement et de la fin ; comme se montrent au sommet d'une montagne certains monuments célèbres. Ils regardent au-dessous d'eux, pour les protéger, et le venant par où l'on monte vers leur gloire et la pente par où l'on s'en éloigne.

Il faut avouer, du reste, que le treizième siècle était bien choisi pour une telle apparition : ce siècle qui avait vu briller

Innocent III et Honorius III ; qui avait assisté à la fondation des Ordres de saint François et de saint Dominique ; où la société tout entière semblait s'agiter sur ses bases antiques, et, repoussant de son sein les influences ennemies, marchait plus résolument à la conquête de ses grandes destinées ; où une vitalité nouvelle s'emparant des lettres, des arts, des sciences, de la vie publique, préparait au monument de la synthèse théologique un théâtre digne de lui.

Maintenant, nous voici en présence de la *Somme Théologique* de saint Thomas ! que vous en dirai-je ? si ce n'est que l'attente avait été longue, mais que le monument était digne d'une si longue attente.....

Ceux qui, après avoir visité les grands chefs-d'œuvre de l'architecture en Europe, entrent dans l'église de Saint-Pierre, à Rome, racontent qu'à la vue d'un monument si nouveau, si en dehors de tout ce qui se voit ailleurs, la première impression qu'on éprouve est celle de la stupeur. Les regards passent alternativement, dans une admiration continue, de l'immensité de ses voûtes, de sa splendide coupole, à la perfection de ses détails si variés et si riches, jusqu'à ce qu'en s'éloignant on s'écrie comme opprimé de tant de grandeur et de beauté : "Voilà qui est incomparable et le dernier mot du génie humain dans la construction du temple chrétien !" Ainsi en est-il, quand, après avoir étudié les chefs-d'œuvre de la pensée théologique, on arrive en présence de ce grand monument de la science sacrée : la *Somme Théologique* ! Une sorte de stupeur s'empare de l'esprit, et à mesure que l'on en contemple les grands aspects, les lignes souveraines et les harmonieux linéaments, on se demande s'il serait possible à la pensée humaine de s'élever plus haut et d'exprimer avec plus de grandeur et de perfection la puissance même des conceptions divines. Je ne vous proposerai pas de prendre même une petite part dans cette vision ; ce qu'il faudrait pour vous faire apprécier ces beautés est trop pour notre temps et pour nos forces, et en tentant trop peu, je courrais risque de nuire à votre admiration. Mais ceux qui ont pénétré dans cette lumière savent que je ne me trompe pas, et la joie de leur enthousiasme pourrait, au

besoin, rendre témoignage à l'incomparable élévation de notre grand génie chrétien.

Il fallait bien que l'éclat répandu dans cette œuvre fut admirable puisqu'elle suscita autour d'elle de si ferventes sympathies et de si profondes adhésions. Pendant plusieurs siècles, comme on avait juré naguère par le maître de la Philosophie, ainsi et à plus juste titre on jurait dans les Universités les plus célèbres par le nouveau maître de la Théologie, et sa Somme était devenue le manuel des professeurs et des élèves. Cet enthousiasme, il est vrai, sembla se voiler pour un temps, dans certains pays du moins. Par une de ces réactions que Dieu permet quelquefois pour le châtiment du monde, la doctrine et la méthode de saint Thomas furent enveloppées dans une répulsion qui atteignait la forme dont il avait dû subir la loi ; mais la confusion des idées qui suivit cette répudiation momentanée vint elle-même rendre témoignage à l'autorité du saint Docteur, comme si Dieu avait voulu faire de cet homme le pilote unique du navire de la Théologie Catholique, et que, lui venant à manquer, elle marchât à l'aventure et en dehors de sa voie ou tout au moins dans une vitesse diminuée vers le terme de ses investigations.

Grâce à Dieu, ce regrettable oubli fut de courte durée et nous assistons pour saint Thomas, je le répète, à l'aurore d'une gloire nouvelle et à la résurrection de sa légitime influence. Ardent à rechercher les causes des phénomènes qui se passent en son sein, notre siècle s'est demandé pourquoi l'abaissement qui s'était produit dans l'ordre des idées ou dans l'ordre des mœurs avait atteint aussi le domaine des spéculations divines : et ayant cru l'avoir rencontré dans l'abandon de ces traditions puissantes qui nous relient aux âges du milieu, comme elles reliaient ce temps à ceux du christianisme primitif ; avec un courage qui lui fait honneur et sans avoir peur de rétrograder, il s'est repris à aimer ce qu'il avait méconnu un instant, et à restituer à ce soleil de la science surnaturelle la place qu'il aurait dû toujours occuper.

Saluons, M. F., ce légitime retour. Je ne crains pas de dire qu'il y a là un symptôme, une promesse d'énergie et de vitalité

nouvelles. Réjouissons-nous donc et remercions Dieu qui semble nous regarder de nouveau avec condescendance et nous assurer encore dans l'ordre religieux des jours de grandeur et de prospérité !

Cette pensée mérite d'être considérée de plus près : arrêtons-nous-y un instant et voyons comment saint Thomas mieux connu nous fait pressentir un remède, si ce n'est une issue, aux nécessités religieuses dont souffre notre temps.

II

Il était impossible que l'œuvre dont je viens de parler n'exercât pas, au temps où elle parut, une action immense, non-seulement dans le domaine de la Philosophie et de la Théologie, mais encore dans les sphères les plus élevées de l'activité humaine. Bien que la Théologie semble plus tenir au ciel qu'à la terre, et qu'elle paraisse se mouvoir en dehors de la scène où s'agitent les préoccupations terrestres, les principes qu'elle formule touchent à trop de choses pour ne pas susciter d'écho à leur promulgation, et lorsqu'ils s'élèvent sur les esprits, comme le soleil se lève sur l'horizon dans toute la majesté de sa splendeur, il est difficile que les idées et les mœurs échappent à leur rayonnement.

Ce fut ce qui arriva pour saint Thomas. En jetant les yeux sur les années qui suivirent sa mort, on s'aperçoit aisément qu'il y a laissé la trace de son passage. La vie politique porte manifestement l'empreinte des fortes idées qu'il a si magnifiquement exprimées, et le respect qui circule dans les institutions pour le principe religieux, est un hommage à cette vérité formulée peu auparavant par le saint Docteur "que la religion " est la seule source de progrès et de vie pour les sociétés, " comme le dernier ressort en même temps que l'unique frein " de la puissance souveraine." Dans les arts, l'architecture, qui élève partout en Europe ses splendides cathédrales gothiques, a encore présentée à la pensée cette vaste synthèse de la *Somme* qu'on dirait qu'elle veut imiter en chantant à Dieu, avec le

marbre et par les mains des générations fidèles, des hymnes admirables. La poésie elle-même prête l'oreille à ses leçons. Béatrix ne fait que redire en langage rythmé les enseignements de saint Thomas, et sur les lèvres du Dante, sous l'inspiration qu'il a reçue de lui, la poésie vient pleurer les capricieux écarts de son réveil. Il y a plus : l'action de saint Thomas déborde l'ordre spéculatif, et la vie catholique soutenue et dirigée par toutes ces forces émanées de lui, montant plus abondante au cœur des peuples, lui porte, dans la meilleure récompense de la terre, l'annonce de celles que le ciel lui prépare.

Le retour dont nous sommes les témoins amènera-t-il des résultats semblables ? Je n'entreprendrai pas de le conjecturer, non pas, sans doute, que nous n'ayons besoin d'être saisis à l'heure présente par de sublimes directions dans tous les objets de notre activité, et que la vie sociale, les lettres, les arts, les sciences ne soient trop éloignées, hélas ! des préoccupations d'ordre divin..... mais parce qu'il serait difficile de dire si le mouvement contemporain vers la science théologique représentée en saint Thomas sera assez universel et assez profond.

Ce que je ne crains pas du moins d'affirmer, c'est que, tel qu'il est, ce retour ne peut manquer d'être bienfaisant et qu'il offre un remède, s'il ne présage pas une issue au mal religieux dont nous souffrons, comme du reste il est né du sentiment de ce même mal.

Quand on se demande quel est, au point de vue religieux, le grand besoin contemporain des âmes, il apparaît que ce qui nous est actuellement le plus nécessaire, c'est la *conviction religieuse*, c'est-à-dire cet état où l'homme assis fermement dans la vérité religieuse y adhère par toutes les puissances naturelles et surnaturelles de son âme ; où s'étant prouvé à lui-même le fait de l'intervention de Dieu dans le monde et acceptant dans la soumission toutes les vérités révélées, il les entoure cependant dans son esprit de toutes les clartés qu'elles peuvent recevoir de leur comparaison avec les milieux au travers desquels il se meut et qui le dominent de leurs principes.

Oui, nous avons besoin de cette solide adhésion où la raison précède la Foi pour lui préparer la voie, où elle l'accompagne pour la défendre des insultes gratuites ou des attaques injustes, où elle la suit pour en ordonner les éléments et en constater les grandes et sublimes harmonies avec toutes les autres œuvres de Dieu. Nous avons besoin de cela, parce que c'est cela qui nous manque davantage. Si nous étudions en effet l'attitude des esprits vis-à-vis de la profession, obligatoire pourtant, de la doctrine catholique et de l'acceptation si rationnelle de la hiérarchie surnaturelle, nous voyons qu'un trop grand nombre d'entre ceux mêmes qui ont été baptisés dans l'Eglise s'en écartent par l'une ou l'autre de ces deux voies : le rationalisme ou le sentimentalisme religieux. Le rationalisme, qui prétend ne relever que de sa raison dans son commerce avec Dieu, et rejette ainsi *a priori* toute Providence positive de Dieu ; le sentimentalisme, qui compose la religion au gré de sa fantaisie, lui donne les couleurs de ses caprices et fait des rapports avec Dieu quelque chose d'inconstant et d'indéfinissable comme l'imagination qui l'inspire.

C'est ainsi qu'aujourd'hui en Europe, à part un faible groupe d'âmes fidèles, attachées à leur Foi avec la noble ténacité d'esprits profondément éclairés, une effroyable majorité se sépare de cette vertu sans laquelle, au dire de saint Paul, il est impossible de plaire à Dieu : *sine fide impossibile est placere Deo*. Fait d'autant plus remarquable qu'il est nouveau ; car jusqu'au siècle où nous vivons, on avait pu voir des chrétiens, en trop grand nombre quelquefois, s'éloigner de la perfection des pratiques religieuses par l'emportement des passions ou la faiblesse de la volonté, mais on n'avait jamais vu l'indifférence et la mutilation religieuse s'ériger en dogme, arriver à l'état public et presque universel. Fait désastreux, auquel votre pays échappe plus que le nôtre, mais dont il nous serait impossible, du promontoire où la providence nous a placés, de ne pas observer la triste réalité.

Quelle cause assigner à cette double erreur doctrinale amenant après elle la défection pratique ? Il y en a sans doute plusieurs ; mais comment ne pas reconnaître dans l'absence

des convictions religieuses l'une des principales sources, pour ne pas dire la principale origine de cette trop générale abdication d'une attitude vraiment catholique ?

Que la conviction religieuse d'abord, soit un fait rare et presque exceptionnel parmi nous, qui pourrait en douter, et comment en serait-il autrement à voir la place imperceptible qu'occupe dans l'ensemble de nos études celle du fait religieux et de sa merveilleuse économie ? Oui, on ne saurait se lasser de le répéter, M. F., tandis que nous trouvons du temps pour tout ; tandis que les lettres, les sciences, le droit, les affaires, les principes de la vie publique absorbent une part considérable de nos jours, la religion elle seule est laissée dans l'oubli. Comme si les problèmes qu'elle soulève n'étaient pas dignes de notre attention, ne devaient pas influencer plus qu'aucun autre sur notre vie présente et surtout sur notre vie à venir, on ne daigne pas leur faire l'honneur de quelques instants d'attention sérieuse. A la première heure de l'adolescence, au moment solennel où notre raison commence à prendre possession d'elle-même, on a parcouru rapidement le résumé des enseignements que l'Eglise catholique professe ; on a ainsi fixé dans son esprit, en formules faciles, la foi que notre esprit d'enfant avait reçue de la famille sans trop en comprendre la portée... mais, plus tard, à l'heure des travaux personnels, des investigations spontanées et réfléchies, combien peu reviennent sur ces lointaines leçons pour les approfondir et en agrandir le domaine ; combien peu font, dans la plénitude de la raison, cette seconde lecture de l'Evangile dont un jour, à Notre-Dame de Paris, il y a trente ans, le Père Lacordaire déplorait déjà l'abandon.

La conséquence est facile à saisir : de là il arrive que notre foi, au lieu d'être une adhésion consciente et rationnelle reposant sans doute, en dernière analyse, sur l'autorité de la parole de Dieu, mais sur l'autorité d'une parole dont la réelle intervention est reconnue par la lumière même de notre raison ; il arrive, dis-je, que notre foi au lieu d'avoir ces caractères n'est plus qu'une impression d'enfance, une tradition domestique ou nationale. A ces titres, elle est bien encore revêtue d'une grande puissance de domination sur notre âme, puisque sans

parler de la force qu'elle emprunte à la lumière surnaturelle dont Dieu nous soutient, elle se mêle dans nos souvenirs à tout ce que nous avons le besoin d'honorer et d'aimer. Mais, après tout, elle n'est qu'une impression que d'autres pourront renverser plus tard de son piédestal mal affermi. Viennent alors les sophismes des fausses doctrines retentir à nos oreilles ; vienne le spectacle de la contradiction ou de l'hérésie triomphante en quelques points s'étaler devant nos regards ; vienne surtout la voix impérieuse des tentations mauvaises nous solliciter au cœur ; nous sommes presque sans force pour leur résister : notre pensée se trouble d'abord et se déconcerte ; mille questions auxquelles nous ne savons trop que répondre surgissent dans notre esprit ; mille inquiétudes, mille incertitudes viennent en altérer la paix. Trop heureux si le doute enfin ne s'empare pas de nous et ne menace d'entraîner dans la ruine de notre foi celle de notre vertu ! Et ne dites pas, M. F., qu'il n'y a là que les sombres appréhensions d'un esprit alarmiste. Plût au ciel qu'il en fût ainsi ; que l'expérience, une trop douloureuse expérience ne leur donnât pas chaque jour d'éclatantes confirmations ; et que bien des tristes naufrages ne rendissent pas témoignage à la nécessité des convictions religieuses !

Car, combien différente est la situation d'une âme qui s'est rendu compte des motifs et de la solidité de sa foi, en face des périls qui la menacent ou des ennemis qui l'assaillent. La lumière qui se projette de sa raison sur l'obscurité des mystères leur fait comme une protection extérieure qui tient à distance toute tentative hostile ; ou bien si quelquefois l'ennemi ose s'approcher de cette enceinte éclatante, ce ne peut être que pour en recevoir des coups qui l'humilient et le découragent. La Foi est dans cette âme comme dans une citadelle si bien défendue, du côté du ciel comme du côté de la terre, qu'elle peut dire avec un grand chrétien de notre temps : " Si je ne savais que la Foi est une vertu, j'hésiterais à penser qu'elle soit pour moi un mérite. "

C'est donc un grand malheur que cette absence générale de convictions religieuses dont notre temps offre le triste spec-

tacle, puisqu'elle nous laisse ainsi presque sans force de résistance intellectuelle en face des pièges qui nous enveloppent de toutes parts, et qu'elle nous achemine presque inévitablement à l'absence de fixité dans la foi, et par suite aux erreurs spéculatives et pratiques. Et c'est ce qui nous explique comment le mouvement de retour vers saint Thomas, que nous constatons aujourd'hui, ne peut manquer d'être bienfaisant pour notre génération malade; comment il peut être une force salutaire et efficace pour la raffermir dans l'adhésion aux vérités divines; comment les enseignements du saint Docteur expliqués, commentés, popularisés, répondent à ce qui nous est le plus impérieusement nécessaire.

Qu'est-ce en effet que cette diffusion de la doctrine de l'Angélique de l'Ecole, si ce n'est la cause de la conviction mise devant les regards de tous et les sollicitant. La cause de la conviction, c'est le Christianisme apparaissant dans toute sa puissance, étalant les titres par lesquels, devant les faits, devant la nature humaine, devant la société, il s'impose à notre acceptation; c'est le Christianisme ouvrant les horizons de sa splendide économie, manifestant l'harmonie mutuelle de ses divers éléments, la correspondance de son dogme avec sa morale, et faisant jaillir de chacun de ses enseignements comme un rayon lumineux. Et qu'est-ce que saint Thomas d'Aquin, si ce n'est toutes ces illuminations à leur plus haut degré d'intensité; si ce n'est ce double mouvement d'action de la Foi sur la raison et de réaction de la raison sur la Foi, si bien formulé dans cette sentence célèbre "*Fides quærens intellectum*" réalisé dans une vigueur incomparable; si ce n'est la création tout entière, naturelle, humaine, angélique même venant rendre témoignage à celle qui les complète et dont la plus haute expression, comme la source divine, est Jésus-Christ ?.... Quels que soient les sujets qu'il aborde, les interlocuteurs auxquels il s'adresse, qu'il parle aux Juifs, aux Gentils ou aux Chrétiens, le saint Docteur ne perd jamais de vue la constante préoccupation qui préside à sa pensée. Comme si le mot d'ordre de son génie était, longtemps d'avance, cette dernière parole d'un esprit malheureux : "de la lumière, encore plus de lumière," il ne s'applique à l'étude

des mystères intimes du dogme chrétien ou de l'édifice qui les contient, que pour en faire étinceler devant les regards la merveilleuse richesse et l'incomparable puissance; on dirait l'un de ces miroirs aptes à réfléchir le soleil et qui semblent se réjouir quand ses rayons, en les frappant, leur permettent de les renvoyer plus éclatants et plus intenses.

Or, comment en face de toutes ces beautés amenées devant ses regards, la foule, distraite peut-être des pensées divines, mais au fond tourmentée de la faim de la vérité, ne serait-elle pas contrainte de s'incliner et de reconnaître le doigt de Dieu? Comment, en voyant une alliance si étroite entre ces deux puissances, la Raison et la Foi, ne proclamerait-elle pas qu'elles sont sœurs, et que toutes deux viennent du ciel? Comment, en contemplant, soit du dehors, soit du dedans, les proportions étonnantes du temple chrétien, en y découvrant tant d'unité et tant de grandeur, ne s'écrierait-elle pas dans un accent ému et convaincu, comme autrefois le prophète devant la vision divine du même spectacle anticipé : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*; c'est Dieu qui a fait cette œuvre, et il faut la proclamer merveilleuse?..... Le soleil ne luit pas en vain sur l'horizon et, bon gré mal gré, on ressent toujours plus ou moins la chaleur de ses rayons.....

Ce caractère des œuvres de saint Thomas nous fait comprendre aussi comment ce mouvement si nécessaire à l'heure présente a été produit par les besoins mêmes des âmes. Il n'était pas possible que voyant d'une part l'absence, dans l'ordre religieux, de toute conviction sérieuse, et de l'autre comprenant ce désir de lumière qui est comme le signe distinctif de notre temps, les dépositaires de la doctrine catholique et les gardiens du peuple chrétien, ne cherchassent pas à convaincre les âmes insouciantes ou incertaines d'une coupable indifférence, ou d'un volontaire aveuglement. Il fallait qu'évoquant devant leur admiration les plus solennelles démonstrations de la divinité de la doctrine catholique, ils les missent au défi d'y trouver un défaut, ou une ombre. Vous voulez de la lumière, devaient-ils leur dire; eh bien! regardez ce soleil, fixez-le, si vous le pouvez, et dites en recevant les ondées éclatantes qui procèdent de

Jésus-Christ, s'il n'y a pas en lui plus de splendeurs que n'en peuvent porter vos faibles yeux !

Quel sera le résultat dernier des espérances qui reposent sur la diffusion des enseignements du saint Docteur ? Les peuples auront-ils cet instinct qui, parfois, avertit les malades du remède qui leur convient, et qui peut les sauver ? Auront-ils le courage, en acceptant la lumière, d'en affronter les conséquences ? Dieu seul sans doute le sait, lui seul sait si tous les bons symptômes dont nous sommes les témoins indiquent seulement une amélioration temporaire entre deux crises, ou s'ils sont les préludes d'une guérison définitive. Cependant si l'histoire nous apprend que la bonne volonté des âmes a toujours préparé les grandes explosions de la miséricorde et de l'amour de Dieu, que tout mouvement du monde vers Dieu a produit un mouvement parallèle de Dieu vers le monde, comment n'augurerions-nous pas des jours de lumière et de vertu ? Et, si pour nous encourager à espérer, il nous fallait de visibles garanties, ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux ne nous en donne-t-il pas ? Cette grande fête qui, d'un siècle troublé, s'élève vers la sérénité d'une intelligence illuminée par Dieu, il y a six siècles, n'est-elle pas à elle seule, une promesse et un signe ? Et, pour peu qu'on la rapproche des pressentiments des âmes, des efforts par lesquels notre siècle résiste à la mort de ses croyances, de cet excès du mal qui en mettant la main sur l'Oint du Seigneur et le Vicaire de Jésus-Christ lui-même, appelle d'imminentes réactions, comment ne pas en élever le sens jusqu'à la hauteur d'une prophétie ? Non, M. F., le siècle qui voit de telles réparations n'est pas un siècle perdu. Dieu peut le travailler parce qu'il a péché, mais comme on travaille l'or pour l'épurer, le diamant pour le faire resplendir ; et bientôt, tous les secrets de l'heure présente étant manifestés devant nos yeux, il nous sera permis de lire à la clarté du triomphe, les desseins mystérieux qui nous enveloppent de leurs redoutables obscurités.

Si, pour hâter cet heureux moment de la victoire, il nous faut des intercesseurs, ils ne nous manqueront pas, et les gloires qui, de la terre, sont montées au ciel, dans les phases diverses

d'un temps si étrange, suffiront à nous en assurer d'efficaces. Parmi eux saint Thomas aura sa place ; il se souviendra que, de nos jours, on s'est repris à aimer ses leçons et à lui faire une gloire nouvelle, qu'on a crié vers lui comme vers un libérateur et un sauveur. Il ne dédaignera pas nos infortunes et il aura pitié de nos efforts. Après nous avoir ouvert les secrets de sa doctrine, nous avoir fait participer aux lumières souveraines qui lui ont été si libéralement prodiguées, il nous aidera encore de son secours près de Dieu. L'œuvre qu'il aura commencée dans la lumière, il l'achèvera dans la prière, et lorsqu'à son déclin, notre siècle se couchant dans la foi retrouvée et triomphante, après s'être levé dans l'apostasie, recherchera pour en remercier Dieu, les causes de sa recouvrance, il se plaira à saluer parmi elles l'illustre et saint Docteur qui nous seyait en ce moment du haut du ciel, et qui nous aura sauvés, en nous illuminant. Ainsi-soit-il.

Soirée à l'Université.

La fête du sixième centenaire de saint Thomas d'Aquin s'est terminée à Québec par une soirée littéraire et musicale dans la grande salle de l'Université Laval. Tous s'accordent à dire que cette dernière partie de la fête a été un digne couronnement de ce qui avait été fait jusqu'alors.

Près de deux mille personnes se pressaient dans la vaste enceinte. Il n'y avait pas de places vides dans la galerie des Dames ; quant au parterre réservé aux Messieurs, c'était une masse compacte présentant, de l'estrade, un aspect saisissant.

Au premier rang se trouvait Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque, Visiteur de l'Université, ayant à sa droite Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur M. Caron, et à gauche Madame Caron. Son Excellence portait le Croix de Commandeur de l'Ordre de saint Grégoire. Puis venaient la famille du Lieutenant-Gouverneur, l'Hon. M. Ouimet, premier ministre de la Province, le Maire de Québec, l'Hon. M. Chauveau, Chevalier de l'Ordre Supérieur de Pie IX, le Recteur et les Professeurs de l'Université, les consuls des différentes Puissances, un très-nombreux clergé tant de la ville que des autres parties de l'Archidiocèse et des Diocèses voisins. En un mot, l'élite de notre population s'était donné rendez-vous ce soir-là, et offrait ainsi par sa présence un magnifique témoignage de vénération au grand Docteur, objet de cette belle fête.

Les premiers artistes de la ville, sans se montrer fatigués du concours donné par eux le matin à la cathé-

drale, avaient bien voulu encore répondre à l'appel qui leur avait été fait pour cette soirée. C'était en assurer le succès. C'était aussi un bel hommage à saint Thomas que cet empressement de toutes nos célébrités pour concourir à une démonstration si essentiellement catholique.

La partie littéraire ne fut pas au-dessous de la partie musicale. M. l'abbé Louis Pâquet, professeur à la faculté de Théologie, montra, dans saint Thomas, la fécondité de l'union entre la Foi et la raison, et la nécessité de cette union pour donner à l'une et à l'autre toutes leurs ressources. Ce discours, fréquemment applaudi, est reproduit plus loin.

La soirée se termina par la lecture d'une charmante pièce de poésie composée par une humble religieuse du Monastère du Précieux Sang à Saint-Hyacinthe. Cet hymne, qui fait le plus grand honneur aux lettres canadiennes, a été écrit pour la soirée littéraire du Séminaire de Saint-Hyacinthe, dont il a été question dans la première partie de cet opusculé. Monsieur le Grand Vicaire Raymond, Supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, a consenti avec une extrême bienveillance à ce que cette magnifique composition fit partie du programme de la soirée universitaire. Inutile de dire qu'elle a excité à Québec le même enthousiasme qu'à Saint-Hyacinthe. On a bien voulu aussi accorder la permission de l'imprimer à la suite des discours.

Voici le programme de la soirée :

- 1° *Allegro militaire*, arrangé par STADFELT, exécuté par le corps de musique du Petit Séminaire.
- 2° *Chœur d'Athalie et Prophétie de Joad*, paroles de RACINE, musique de MENDELSSOHN.—(Le chœur, chanté dans la coulisse par les élèves du Petit Séminaire, produisait un effet mystérieux plein de charme. M. T.-R. Nelson, par sa déclamation de la prophétie, a soulevé les plus chaleureux applaudissements.)
- 3° Discours.

SAINT THOMAS D'AQUIN,

ALLIANCE DE LA RAISON ET DE LA FOI.

Discours prononcé à l'Université Laval,
le 10 mars 1874,

Par l'abbé LOUIS-HONORÉ PAQUET, Professeur à l'Université.

MONSEIGNEUR (1), EXCELLENCES (2),
Mesdames, Messieurs,

La pensée qui a inspiré cette fête est venue de Rome. C'est là que tout d'abord on a conçu et exprimé le désir de voir les institutions catholiques de l'univers célébrer, à l'occasion du six-centième anniversaire de sa mort, le plus grand des Docteurs et Théologiens de l'Eglise.

C'était une belle et heureuse pensée, et l'Université Laval n'a pas voulu rester étrangère à sa réalisation. Elle vous a réunis ce matin à la cathédrale, pour y entendre, au milieu de la pompe d'une messe solennelle, une voix qui vous était déjà connue et dont les accents sympathiques n'avaient pas encore cessé de vibrer au fond de vos âmes. Par une circonstance assurément très-heureuse, je pourrais même dire providentielle, nous avons pu appeler à faire l'éloge de saint Thomas l'un de ses frères du Canada, celui-là même qui, chargé de jeter sur

(1) Mgr. E.-A. Taschereau, Archevêque de Québec.

(2) Leurs Excellences Monsieur et Madame Caron.

notre sol les fondements de l'ordre admirable des Frères Prêcheurs, a été le premier à faire entendre parmi nous cette grande et persuasive éloquence qui fut de tout temps l'apanage des fils de saint Dominique.

Appelé à mon tour à vous parler du prince des philosophes et du roi de la Théologie, je voudrais, Messieurs, rechercher avec vous le secret de la gloire si éclatante qui rayonne sur son front ; je voudrais signaler à vos yeux la cause intime de la grandeur incomparable qui s'attache à ses œuvres. Cet homme extraordinaire, ce géant d'intelligence et de savoir, cet admirable architecte de la pensée qui a su élever à la vérité le plus beau temple qui existe, où donc a-t-il puisé les ressources étonnantes qu'il déploie dans ses travaux ? Qui a donné à son génie cet essor sublime, ces ailes vigoureuses et agiles qui lui permettent de planer librement sur les plus hauts sommets, de pénétrer dans des régions jusqu'alors inconnues aux plus hardis, d'aller en quelque sorte dérober au ciel les secrets qu'il cachait à la terre ? D'où lui vient cette force de conception, cette pénétration si vive, ce regard si profond et si juste, cette lumière surhumaine qui font de ses écrits cor me une espèce de révélation ? N'y a-t-il pas là quelque chose qui dépasse les derniers et plus généreux efforts de la nature ? La raison seule, cette raison que Dieu a si mystérieusement mêlée de force et de faiblesse, suffirait-elle à expliquer tant de beautés, de grandeurs et de merveilles ? Ou bien ne faut-il pas admettre, pour résoudre l'énigme, une lumière supérieure, plus forte, plus vive, plus brillante que celle de l'intelligence humaine ?

Voilà, Messieurs, la question qui se pose naturellement devant vous lorsque vous étudiez les œuvres de celui qu'on appelle à bon droit l'Ange de l'école, lorsque surtout vous placez en regard de ces œuvres les conclusions de la philosophie rationaliste soit ancienne soit moderne.

Nous répondrons à cette question par quelques considérations qui nous conduiront au résultat suivant : à savoir que la raison humaine, laissée à ses propres ressources, ne peut résoudre d'une manière satisfaisante les grands problèmes qui intéressent le plus l'humanité, mais que la Foi, en lui prêtant son appui,

lui prête également cette fécondité et cette puissance que nous admirons dans les écrits de saint Thomas.

Il n'entre nullement dans ma pensée, Messieurs, de vouloir décrier devant vous le plus beau don que l'homme ait reçu du ciel, la raison. Ce serait donner dans une erreur que vous connaissez et qui a fait son temps. La révélation--Dieu merci--ne demande pas le sacrifice de notre intelligence ; et ceux-là servent mal les intérêts de la vérité, qui mettent toute leur philosophie moins à étudier la raison qu'à la déconcerter. Loin d'affermir l'édifice de la religion, ils en sapent imprudemment les bases et lui enlèvent le piédestal sur lequel elle s'appuie. Ayant en main un puissant télescope qui va leur permettre de plonger leur regard par delà les astres, jusque dans les profondeurs infinies des cieux, dans leur enthousiasme pour l'instrument divin dont ils sont armés, ils commencent par s'arracher les yeux afin de mieux voir.

Mais encore une fois, ce système a vécu. Né au sein de l'Eglise elle-même, fruit d'un zèle mal éclairé et d'une dangereuse exagération, il a pu séduire quelques esprits peu méfiants et trop avides de nouveautés ; l'Eglise, en le condamnant, a fait voir une fois de plus au monde que, gardienne impartiale de la vérité, elle sait indiquer la route et tracer la marche entre les écueils opposés.

La raison a donc sa puissance propre que Dieu lui a donnée ; elle a ses droits à elle dont elle peut se montrer fière.

Mais, MM., ces droits ne sont pas illimités ; cette puissance n'est ni absolue ni indépendante ; et au-dessus de ce rayon de la lumière créée qui éclaire notre intelligence, il y a encore, il y a toujours le foyer lui-même, il y a la raison divine dont la nôtre n'est qu'un pâle reflet, il y a la vérité substantielle d'où émane toute autre vérité.

Or cette vérité suprême, éternelle, dont notre intelligence ne peut qu'entrevoir les contours, elle s'est manifestée à l'homme par la révélation.

Cela est un fait, un fait public, éclatant, et c'est le devoir de la raison de constater ce fait qu'elle ne peut pas ignorer ; c'est

également son devoir de le respecter et de s'y soumettre, sous peine de faire fausse route et d'arriver aux abîmes.

L'expérience est là, MM., une expérience de six mille ans, pour prouver ce que peut on plutôt ce que ne peut pas la raison seule en face des grands problèmes qui intéressent le plus le passé, le présent, l'avenir de l'humanité. Si je consulte la philosophie ancienne, cette philosophie des Pythagore, des Platon, des Aristote, des Cicéron, qui est comme le résumé de toute la sagesse des païens, j'admire en elle, avec les Pères de l'Eglise, avec saint Thomas lui-même au premier rang, ces aperçus lumineux qui n'ont été surpassés ni même égalés par les plus brillants efforts du génie moderne, cette science consommée de la métaphysique, cette analyse profonde des opérations de l'âme, cette psychologie savante, cette logique rigoureuse dont les règles aussi ingénieuses que solides sont restées et resteront à jamais invariables. Ce n'est pas tout : je vois en outre que les philosophes païens connurent et enseignèrent un bon nombre de vérités morales et religieuses, renfermées dans le code chrétien, et qui ne sont pas inaccessibles aux lumières de la raison. Ce n'est pas tout encore : je vais plus loin, et je trouve même que plusieurs d'entre eux, soit par la force de leur génie soit par un secours étranger et surnaturel, ont presque deviné quelques-uns des dogmes cachés du Christianisme. Voilà ce que je découvre dans cette philosophie trop vantée par les uns, trop décriée par les autres ; et je signale avec joie, je contemple avec orgueil ces beaux fragments de vérité, ces efforts généreux et puissants qui attestent la noblesse et la grandeur de la raison même à une époque où le plein soleil de la révélation n'avait pas encore lui sur le monde.

Mais, MM., tout en reconnaissant ces traits épars de lumière qui éclatent ça et là dans les écrits des philosophes païens, il faut reconnaître également les erreurs nombreuses dans lesquelles ils sont tombés. Car s'ils ont quelquefois élevé la raison à de sublimes hauteurs, s'ils l'ont illuminée des plus magnifiques clartés, il l'ont aussi déshonorée par d'indignes faiblesses et jetée dans les écarts les plus honteux.

Parmi les problèmes qu'il importe le plus à l'homme de

connaître, il n'en est aucun qu'ils n'aient essayé de résoudre. L'origine du monde, la création, la notion de Dieu, la Providence et la part qu'elle prend aux actions humaines, les rapports qui unissent Dieu et les hommes et les devoirs qui en découlent, l'origine, la nature et la destinée de l'âme, le but de notre existence et la direction que nous devons donner à notre vie, la fraternité qui nous unit, l'égalité des hommes devant Dieu, ils n'ont rien oublié, rien négligé. Mais à la plupart de ces grandes questions ils n'ont fait que des réponses fausses, contradictoires ou incomplètes.

Dira-t-on que c'est l'intelligence ou le génie qui leur fit défaut ? Ni l'intelligence ni le génie ne firent défaut à un Aristote, à un Platon, à tous ces sages de l'antiquité dont la gloire a survécu à tant de siècles. Qu'est-ce donc alors qui leur manqua, si ce n'est la lumière de la révélation, et, pour la plupart du moins, cette droiture de cœur dont l'absence leur est vivement reprochée par saint Paul, lorsqu'il les accuse d'avoir " retenu la vérité de Dieu captive dans l'injustice, de s'être laissé dominer par la vanité de leur esprit et la corruption de leur cœur " ?

Tel a été le malheur, tel a été le crime de la sagesse païenne. La philosophie rationaliste moderne a été plus malheureuse et plus coupable encore. Environnée de toutes parts de la lumière de la révélation chrétienne, elle s'en est volontairement isolée ; elle a proclamé solennellement les droits exclusifs, le pouvoir absolu de la raison, et s'est obstinée à demander à la raison seule la réponse aux questions de la terre et du ciel. Le résultat, vous le connaissez : vous savez les aberrations de la philosophie transcendante des Allemands et de l'éclectisme des Français. Que dire d'une philosophie qui, après s'être posé la triple question de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre de l'homme, finit par répondre qu'elle n'a sur ces problèmes aucune opinion fixe, aucune idée arrêtée ? Que penser d'un enseignement qui, après avoir proclamé que la philosophie est la dernière victoire de la pensée sur toute autre forme ou tout autre élément, que c'est le plus haut degré de la liberté de l'intelligence, la lumière des lumières, l'autorité des autorités, l'explication de toutes choses, la source

d'une paix supérieure et inaltérable,—laisse de côté ou traite à la légère les problèmes les plus gigantesques : Dieu, le monde, les relations qui les unissent, les énigmes du passé et les mystères de l'avenir ?

Vous avez là cependant le caractère et comme le résumé de ce rationalisme moderne qui a fait si bon marché des croyances et des traditions de dix-huit siècles de foi religieuse. Incapable de bâtir, en dehors de la Foi, un système raisonnable et satisfaisant, après avoir rejeté les croyances les plus chères à l'homme, après avoir exilé Dieu de son domaine, classé l'âme parmi les fictions et les fantômes, le ciel parmi les rêves et les moqueries, chassé en un mot du cœur de l'homme toute conviction religieuse innée ou acquise, le rationalisme a substitué à tout cela le doute, l'indifférence, un chaos impénétrable, le désespoir absolu ; et vous ne pouvez faire un pas dans son histoire sans vous heurter à tout moment contre des ruines, des décombres ou des tombeaux.

C'est là sans doute, MM., un spectacle aussi triste qu'humiliant, et je vous demande pardon de m'y être arrêté si longuement. Mais j'avais besoin de cet exposé sommaire, afin de mieux faire voir, par le contraste même des faiblesses de la raison humaine laissée à ses seules ressources, sa force, sa fécondité et sa gloire lorsqu'elle accepte les lumières de la révélation.

Cet accord harmonieux et sublime, ce mariage ineffable de la raison et de la Foi, quel homme l'a jamais mieux réalisé que le Docteur Angélique, saint Thomas d'Aquin ? C'est sa gloire, MM., et en même temps le secret de cette supériorité qui nous étonne et nous confond, d'avoir humblement soumis aux enseignements de la Foi la plus belle intelligence, le génie le plus riche et le plus fécond qui ait jamais été l'apanage d'aucun homme.

Dès le début de sa *Somme Théologique*, saint Thomas se pose cette question : " Est-il nécessaire qu'il y ait, outre les sciences philosophiques, une autre doctrine ? " En d'autres termes, sans parler des vérités surnaturelles qui sont en elles-mêmes au-dessus de la portée de son intelligence, l'homme peut-il *facilement* arriver à la connaissance de certaines vérités absolument

accessibles à la raison humaine, telles que l'existence de Dieu, l'unité, la spiritualité de Dieu, l'immortalité et la spiritualité de l'âme, la vie future, la règle de nos actions? peut-il, sur les questions qui composent la loi et la religion naturelles, se former un code clair, complet, positif, non-seulement aux yeux d'un petit nombre d'esprits supérieurs, mais aux yeux et pour les besoins de la masse des peuples?

A cette question si catégoriquement posée, la philosophie rationaliste n'aurait pas hésité à répondre *oui*; saint Thomas répond *non*. C'est là le point de départ du grand Docteur, et, dès ce moment, il y a entre lui et la philosophie rationaliste un abîme de séparation.

Mais va-t-il donc immoler la raison sur l'autel de la Foi? Ne craignez rien, MM. Il enseigne positivement, au contraire, que l'homme ne peut en faire un plus noble usage que de l'appliquer à la méditation des choses qui la dépassent; et, partant de ce principe, jamais il n'entreprend la démonstration d'une vérité révélée sans apporter des arguments tirés de l'ordre naturel. Saint Thomas fait plus encore. Sans jamais perdre de vue ce phare lumineux de la révélation qui doit éclairer dans sa marche le véritable philosophe, il compose un ouvrage spécial, qu'il intitule "La Somme contre les Gentils", et dans laquelle, se plaçant sur un terrain qui lui soit commun avec ses adversaires, il traite au point de vue de la raison humaine les questions fondamentales et les principaux dogmes du Christianisme.

Essaierai-je, MM., de vous faire admirer dans saint Thomas les prodigieux résultats de cette alliance intime et féconde de la raison et de la Foi? Chercherai-je à vous peindre ce que fut cet homme, ce philosophe, ce théologien, ce docteur? Esprit d'une force incroyable, il joint à la plus profonde spéculation les plus subtiles ressources d'une dialectique rigoureuse et inexorable; génie large et hardi, il scrute sans crainte les secrets du ciel et de la terre, les problèmes du monde visible et invisible, les mystères de la divinité et de l'humanité; d'une souplesse égale à sa vigueur, vous le voyez s'élever majestueusement à la hauteur des choses les plus difficiles, descendre sûrement à toutes leurs profondeurs, sans jamais manquer aux

règles de la précision et de la clarté, sans jamais franchir les bornes nécessaires où doivent s'arrêter les spéculations de l'intelligence ; d'un courage à toute épreuve, il ne recule devant aucune objection, il attaque ses adversaires avec les armes réunies de l'autorité et du raisonnement, faisant de ces armes un faisceau vigoureux et puissant auquel ne peut résister l'erreur la plus spécieuse ou la mieux accréditée ; intelligence vraiment splendide, il se place hardiment dans le plein jour de la révélation, il fouille les Ecritures, les saints Pères, les philosophes, il combat, réfute, explique tout ce qu'il y trouve de contraire à la vérité, découvre les contradictions apparentes qui s'y rencontrent, écarte les nuages amoncelés par l'ignorance et la passion, et rétablit, par la profondeur de ses recherches et la perspicacité de sa dialectique, l'ordre, l'accord et l'harmonie entre des choses qui semblent se repousser et se combattre.

Où trouver ailleurs une méthode plus précise, un enchaînement plus exact, une clarté plus sereine, une marche plus ferme et plus assurée, un ordre plus régulier, plus admirable ? Spectacle vraiment sublime que celui de cette intelligence affamée de lumière, qui s'élance à la poursuite du vrai armé de toutes les forces humaines et divines, qui s'empare, en les subordonnant l'un à l'autre, de l'élément naturel et de l'élément surnaturel, qui embrasse et approfondit toutes les branches de la science connue pour les ramener toutes à l'unité des principes, qui à la fois architecte et codificateur de la pensée chrétienne, va chercher partout où il les trouve, même chez les philosophes païens, même dans le camp de l'erreur, les éléments dont il a besoin pour élever à la gloire du Très-Haut ce monument impérissable, dont l'œil mesure à peine les vastes et grandioses proportions, cette Somme théologique dont un pape a pu dire avec vérité qu'elle renfermait autant de miracles que d'articles !

D'autres, il est vrai, ont aussi contribué de leur génie et de leur travail à ce monument colossal qui n'a fait que grandir avec les siècles et qui nous apparaît dans le lointain des âges comme ces pyramides d'Egypte dont la grandeur écrase tout autre monument humain. A un homme comme saint Thomas

il fallait des devanciers comme saint Bernard, comme Pierre Lombard et Albert-le-Grand, comme tous ces savants scholastiques du moyen-âge dont la gloire est d'avoir préparé les voies au Docteur par excellence. Mais, pour emprunter ici les paroles éloquentes d'un illustre conférencier de la Sorbonne, "l'édifice jusque là inachevé attendait, pour atteindre à sa perfection, pour mériter à jamais l'admiration des hommes, la main du maître, le couronnement du génie. Dieu, qui se plaît à échelonner d'âge en âge les hommes qu'il revêt, en quelque sorte, de ses attributs, Dieu qui donna à l'esprit d'Augustin assez de force et d'ampleur pour embrasser dans sa pensée la pensée de quatre siècles, Dieu suscita un homme qui pût résumer dans un immense travail huit siècles de travaux. Investi de cette sublime fonction, cet homme prodigieux, car je ne puis pas l'appeler autrement, prend ce qu'il trouve sous sa main, ce que la tradition chrétienne lui a légué de faits, d'idées : il les réunit en faisceau, les combine, les coordonne ; il part de la raison qu'il analyse, qu'il creuse ; il dispose les vérités naturelles, les aligne comme un majestueux péristyle qui entoure l'édifice sacré ; puis, pénétrant à l'intérieur, il range par ordre les vérités révélées comme autant de colonnes qui prennent leur point d'appui sur la terre, qui s'élancent vers le ciel ; il fait circuler à travers ces nefs de l'intelligence le souffle de Dieu qui les anime, les pénètre ; il met en l'air ce dôme de la vérité qui supporte la foi, qu'embellit la charité, que l'espérance couronne, jusqu'à ce qu'il sorte d'entre ses mains un édifice semblable à ces monuments gigantesques du même âge, qui entraînent l'œil sous terre et qui l'emportent dans la nue."

Je m'arrête, MM. Aussi bien ne pourrais-je jamais réussir à vous faire voir tout ce que la Foi et la raison réunies ont produit de grand, de noble, de beau, dans saint Thomas et par saint Thomas. Il me faudrait pour cela appeler à mon secours l'admirable langage de celui des enfants de saint Dominique qui a été aussi grand par l'éloquence que saint Thomas le fut par la science. Il me faudrait vous citer les pages sublimes dans lesquelles le plus grand orateur chrétien de notre siècle, Lacor-

daire, s'élevant de ce vol d'aigle que vous lui connaissez jusqu'à la hauteur de son sujet, fait à la fois l'éloge de la plus noble des sciences et de celui qui la résume pour ainsi dire tout entière dans sa personne, la Théologie et saint Thomas.

Ayant à vous parler sur un sujet immense par son étendue, accablant par sa grandeur, venant du reste après le magnifique discours que vous avez entendu ce matin, j'ai dû me borner au développement d'une idée qui ressort naturellement de la vie et des œuvres du Docteur Angélique : la supériorité du philosophe chrétien sur les maîtres de la science rationaliste. Nous l'avons vu, MM., quelque grands génies qu'aient été les philosophes de l'antiquité païenne, quelque talent qu'aient pu déployer ceux qui de nos jours ne veulent accepter d'autre lumière que celle de leur raison, leur gloire, si éclatante qu'elle soit, pâlit et s'efface devant celle du véritable philosophe chrétien. Tout ce que leurs ouvrages renferment de bon, de vrai, de conforme aux données de la raison, vous le trouvez dans saint Thomas, non plus comme un fragment détaché, dans un amas de contradictions, d'incertitudes et d'absurdités, mais à sa place véritable, mais faisant partie d'un tout coordonné dont les divers éléments se tiennent et s'enchainent dans l'accord le plus symétrique et le plus harmonieux. Sur ce terrain déjà, et dans le domaine seul des vérités naturelles, l'avantage du philosophe chrétien est incontestable : car, établi sur le solide et muni d'un fonds de vérités inaltérables, il connaît à l'avance le but qu'il faut atteindre, et là où les autres ne peuvent qu'hésiter ou se perdre, lui marche droit et prononce avec une entière sécurité.

Ajoutez maintenant à ce premier avantage les horizons nouveaux et infinis que lui ouvre la révélation, les points de vue sublimes qu'elle lui présente, les hauteurs imprenables où elle le place, la lumière supérieure dont elle l'éclaire, et vous serez forcés de conclure avec moi que la Foi, la Foi pour l'homme de la science, pour le philosophe, aussi bien que pour le simple et l'ignorant, voilà le centre de gravitation autour duquel toute intelligence créée doit se mouvoir. Et plus cette intelligence sera noble et grande, plus il lui sera nécessaire, dans les orbes qu'elle pourra décrire, de ne jamais perdre de vue ce soleil du

monde in'ellectuel et de régler constamment sur lui la force et la direction de ses mouvements.

Il est vrai, comme on l'a dit, MM., que la Foi assujettit la raison à un point fixe. Mais, ne l'oublions pas, ce point fixe, c'est l'axe immobile de la vérité. Que manqua-t-il à Archimède pour soulever le monde ? Un point d'appui. Eh bien ! ce point d'appui qu'Archimède cherchait en vain dans le monde physique, il existe dans le monde intellectuel, c'est la Foi. Vous avez là, dirai-je on finissant à tout homme qui a la noble ambition de l'étude et de la science, vous avez là un terrain solide sur lequel vous pouvez développer hardiment l'édifice de vos conceptions. Bâissez sans crainte sur ce sol inébranlable ; élevez, à l'exemple de saint Thomas lui-même, si vous en êtes capable, quelque'un de ces monuments admirables, où l'ordre, l'arrangement, l'ajustement des pierres et des colonnes, l'architecture en un mot soit le fruit de votre travail et de vos sueurs ; mais laissez à Dieu d'en poser lui-même la base et le sommet : lui seul saura l'asseoir sur un fondement vraiment durable, lui seul pourra lui donner, comme aux œuvres de saint Thomas, le couronnement de la gloire et de l'immortalité.

- 4° *Duo de l Puritani*, paroles italiennes, musique de BELLINI.—(M. le Capitaine *LaRue* et M. *Le Lefebvre* ont chanté ce *duo* avec un entrain charmant qui leur mérita les applaudissements vraiment enthousiastes de l'auditoire.)
- 5° Ouverture de *Zanetta*, musique de AUBER, exécutée par le *Septuor Haydn*.—(Le Septuor, qui joue toujours de si belle musique, trouvait essentiellement sa place dans cette manifestation. Aussi a-t-il été applaudi de grand cœur. Il a joué du reste avec sa perfection ordinaire.)
- 6° *Célébrons le Seigneur*, strophes de E. HAUFFMANN, musique de G. *Rupès*, chantées par M. *Wiollard*, artiste français, résidant à Québec.
- 7° *Solo, chœur et orchestre*, sur un motif de GNETRY.—(Les paroles ont été composées pour la circonstance par notre poète canadien, M. *Louis Fiset*. Obligé de se renfermer dans un cadre très-restreint et dans un rythme déterminé, il était difficile de dire plus et mieux dans moins de mots.)

Entendez-vous les anges ?
 Leurs suaves concerts ?
 Ils remplissent les airs
 De leurs chastes louanges.....
 A Saint Thomas, dans ce beau jour,
 Ils consacrent leurs chants d'amour !

Sa science féconde,
 Gloire de l'Occident,
 Illumina le monde
 De son soleil ardent !

Lui que son Dieu fit naître
 Au foyer des grandeurs,
 Il aima les douleurs
 Comme Jésus, son maître !
 Que ses vertus, puissant secours,
 Dans nos âmes vivent toujours !

Entendez-vous les anges !
 Leurs suaves concerts ?
 De leurs chastes louanges
 Ils remplissent les airs !

- 8° *Hymne au Docteur Angélique*, composé par la jeune *religieuse du Précieux Sang*. (La beauté intrinsèque de cette composition a presque empêché de remarquer l'habileté peu ordinaire avec laquelle M. *F.-H. Bélanger*, élève du Grand Séminaire, s'est acquitté de cette difficile lecture.)

HYMNE

AU

DOCTEUR ANGÉLIQUE

POUR LE

800^{me} ANNIVERSAIRE DE SON ENTRÉE AU CIEL.

I

Six siècles ont brillé sur ton nom plein de gloire,
Angélique Docteur que proclament nos chants,
Et le temps qui s'écoule apporte à ta mémoire
Des hommages nouveaux, des honneurs renaissants.

L'adolescent qui vient sur le seuil de la vie
Demande à l'étude un guide en son chemin
Comme un noble idéal qu'on jette à son
Entend déjà nommer le grand THOMAS D'AQUIN.

Le Lévite surtout, que des appels s'élèvent
Elèvent au-delà de l'humble humanité
Veut monter avec toi jusqu'à ces hautes cimes
Où l'on touche aux confins de la Divinité.

Le Prêtre, le Docteur, conduit par ta lumière,
Des mystères sacrés sonde les profondeurs ;
Tes œuvres sont le jour qu'aucune ombre n'altère
Et qui sans cesse à l'œil offre plus de splendeurs.

Mais viens de ton passé lever un peu les voiles,
A nos yeux aujourd'hui daigne te révéler ;
Et ce ciel de ton âme où brillent tant d'étoiles
Oh ! laisse-nous le contempler !

Tu nais... et tes jeunes années,
Présages de tes destinées,
Se marquent d'un céleste sceau.
Avant même que ta pensée
Vers elle se soit élancée,
Marie a béni ton berceau !

Sous les nuages de l'enfance
L'astre de ton intelligence
Jette un premier rayon de feu ;
Bientôt ton avide génie
Montant vers sa source infinie
Demande à tout : Qu'est-ce que Dieu ?

Tu fuis dans un austère asile
Pour y trouver un port tranquille
Loin du monde qui t'a souri.
L'enfer voudrait briser ta gloire,
Mais sur lui ta double victoire
Du Ciel te rend le favori !

Oh ! chante un hymne de louanges ;
Tu deviens le frère des Anges,
A ton nom leur nom va s'unir !
Sous ta ceinture virginal
En amour ton cœur les égale,
Et Dieu devient son seul désir.

Et quand de sa blanche livrée,
En secret longtemps désirée,
Dominique t'a revêtu,
Qui dira ton ardeur nouvelle
Pour suivre la route si belle
Du savoir et de la vertu ?

En vain dans un humble silence,
Sous un faux voile d'ignorance,
Tu caches les dons du Seigneur ;
Un regard profond te pénètre :
Bientôt, prophétise le Maître,
Le *Bœuf muet* sera DOCTEUR !

Oui, tes mugissements ont étonné le monde ;
 Il consulte toujours ta science profonde
 Sans jamais épuiser son immense trésor.
 Semblable au roi du jour, ton mystique symbole,
 Tu vois avec les ans ta brillante auréole
 Resplendir davantage encor !

Comment pouvoir te suivre en ton essor rapide ?
 Ta vie a des sommets que notre chant timide
 N'oserait tenter de gravir.
 Ton génie est pour nous une sphère inconnue ;
 Mais il est accessible à notre faible vue
 Quand à l'amour il vient s'unir.

L'amour, oh ! c'était là ton foyer de lumière,
 Et dans tes longs moments d'extatique prière
 De merveilleux secrets pour toi venaient du ciel.
 Il était pour ton âme une source adorée,
 Un livre où tu puisais la science sacrée :
 C'était la croix, c'était l'autel !

III

La journée avait fui pleine et laborieuse,
 Le temple était désert, la nuit silencieuse,
 Les fils de Dominique étaient dans le sommeil.
 Seul aux pieds de son Dieu le Docteur Angélique
 Le priait d'approuver par un signe authentique
 L'écrit que tant de vœux appelaient au réveil.

Et le Christ était là debout sur cette page
 Où Thomas précisait dans son noble langage
 L'exacte vérité du Divin Sacrement ;
 Et la voix de Jésus à son âme ravie
 Disait dans un accent de douceur infinie :
 « Du mystère d'amour tu parles dignement ! »

C'est alors qu'empruntant les harpes séraphiques,
 De sons tombés des Cieux il formait ces cantiques
 Que l'amour et la foi répéteront toujours.
 Il ouvrait dans l'Eglise un concert de louanges
 Que les siècles verront se joindre au chant des anges
 Tant qu'ils prolongeront leur cours !

Quand du Dieu de l'autel se célèbre la fête,
 Quand les chants inspirés de son Royal Prophète
 Avec des flots d'encens s'élèvent vers l'Agneau ;
 Quand les nouvelles fleurs, les flambeaux et les âmes
 Confondant leurs parfums, leurs élans et leurs flammes
 Forment un spectacle si beau ;

Quand rayonne l'hostie à nos yeux pleins de larmes,
 Lorsque l'on croit du Ciel entrevoir quelques charmes
 Et que le cœur se fond d'amour et de bonheur ;
 Dans le calme du soir, au Dieu qui nous inspire,
 En soupirs enflammés, oh ! qu'on aime à redire
 Le cantique du saint Docteur !

.....

« Je t'adore humblement, Divinité voilée :
 « Ta gloire n'est pas là brillante et révélée,
 « Mais ma raison s'immole et mon cœur est soumis.
 « Lorsqu'en te contemplant succombe ma faiblesse,
 « Quand mes sens sont trompés, je crois que ta tendresse
 « Nous donne ce qu'elle a promis !

« O Verbe-Vérité, j'adore tes paroles ;
 « Je te vois plus caché sous ces faibles symboles
 « Que sur la croix sanglante où tu voulus mourir ;
 « Je te crois Homme et Dieu dans l'ombre du mystère,
 « Et du larron contrit répétant la prière
 « J'implore aussi ton souvenir.

« Hélas ! je ne vois pas tes blessures divines
 « Comme l'heureux Thomas quand vers lui tu t'inclines
 « Pour l'élever à toi dans un fidèle amour ;
 « Je confesse mon Dieu, mais rends ma foi plus vive,
 « Mon espérance en toi plus ferme, plus active,
 « Que je t'aime plus chaque jour.

« De la mort du Seigneur, mémorial sublime,
 « Pain vivant, ta vertu vivifie et ranime
 « L'homme que dès l'exil tu sais diviniser.
 « De toi seul, je t'en prie, oh ! que je puisse vivre,
 « Et que dans tes douceurs où mon âme s'enivre
 « J'aie souvent me reposer.

« Pélican de l'amour, verse sur mes souillures
 « Le Sang qu'ont fait jaillir tes cruelles blessures
 « Pour me rendre sans tache à tes regards divins ;
 « Une goutte suffit pour laver tous les crimes,
 « Sauver tout l'univers et fermer les abîmes
 « Ouverts pour les pauvres humains.

« Jésus, que j'aperçois voilé sous un nuage,
 « J'ai soif de contempler l'éclat de ton visage.
 « Exauce ce désir par toi-même inspiré ;
 « Oh ! viens me découvrir ta beauté glorieuse,
 « Qu'au ciel en la voyant mon âme soit heureuse,
 « Mon cœur enfin désalteré !

IV

Bientôt l'appel suprême allait se faire entendre.
 Dans l'âme du Docteur, Jésus voulait répandre
 Encor d'autres rayons d'un consolant espoir ;
 Devant ses yeux ravis, animant son image,
 Sa bouche lui rendait ce divin témoignage :
 « Tu parlas bien de moi, que veux-tu recevoir ?

Et Thomas, se plongeant dans un torrent d'ivresse,
 Écoulait ces accents d'ineffable tendresse,
 Et longtemps dans son cœur retentit cette voix :
 « Mon souffle inspirateur t'anime et te dirige,
 « Et si de tes labeurs chaque œuvre est un prodige,
 « C'est qu'elle est le fruit de ma croix !

« Tu parles de mon Père en sa sublime essence
 « Engendrant de son sein l'éternelle Science,
 « Moi, son Verbe, sa Vérité !
 « Et cet Esprit d'amour qui de nous deux émane,
 « Tu le fais voir aussi qui s'exhale et qui plane
 « Répandant sa fécondité !

« Celui que demandait ta recherche première,
 « Cet Être devant qui les mondes sont poussière,
 « A toi s'est révélé sous un jour lumineux.
 « De la Divinité pénétrant les puissances
 « Ton œil d'aigle a fixé jusqu'aux magnificences
 « De ses attributs glorieux !

« Tu me suis pas à pas de la crèche au Calvaire ;
 « Mes douleurs et mon Sang, offrande volontaire,
 « Tu les montres sauvant l'homme qui va périr ;
 « Mais tu parles surtout de mon Eucharistie,
 « Tu chantes de ton Dieu la gloire anéantie
 « Pour qu'à l'homme il puisse s'unir.

« Ma Mère t'apparait comme la nouvelle Eve.
 « Déjà tu l'avais vue en un céleste rêve
 « Dans toute sa pure beauté !
 « Sous ta plume se peint sa rayonnante image ;
 « Tu te plais à louer dans un splendide hommage
 « Sa féconde virginité !

« Oui, tu peux demander le prix, la récompense
 « De ces nobles travaux de ton intelligence
 « Et surtout de l'amour qui sut les inspirer.
 « Veux-tu dès ici-bas le triomphe et la gloire ?
 « Les siècles béniront ton nom et ta mémoire,
 « Et la terre et les Cieux voudront les célébrer !

Mais qu'importent pour lui les grandeurs de ce monde !
 Oh ! non, ce n'est pas là l'ambition profonde,
 Le désir incessant qui dévore son cœur ;
 Et l'élan spontané qui jaillit de son âme
 N'a que ce mot sublime à l'accent tout de flamme :
 « Je ne veux rien que toi, Seigneur ! »

.....

O Thomas, quelques jours encore,
 Et tu l'auras ce prix divin :
 Celui que ton amour adore,
 Tu reposeras dans son sein.
 Déjà le sommeil de l'extase
 T'a fait voir le Dieu qui t'embrase,
 Avec les merveilles des Cieux ;
 Et plus tu t'approches du terme,
 Et plus ton âme se renferme
 Dans un désir silencieux.

Lorsque l'Eglise encor t'appelle
 Pour s'éclairer de ton flambeau,
 Tu pars, fils soumis et fidèle,
 Et c'est pour trouver le tombeau.
 Bientôt le poids de la souffrance,
 Entravant ton obéissance,
 T'annonce l'éternel séjour ;
 Mais on demande à ton génie
 Son dernier jet en cette vie :
 Le chant d'un cantique d'amour.

Soupire l'hymne de l'Amante
 Qui réclame son Bien-Aimé.
 De la même ardeur consumante
 Ne te sens-tu pas enflammé ?
 Avec la lyre du Prophète
 Ton amour inspiré répète
 Les échos de ton propre cœur ;
 Sous un mystérieux emblème
 Tu peins l'alliance suprême
 Qui va t'unir à ton Sauveur !

V

Dans ces divins transports Thomas allait s'éteindre,
 Mais son cœur expirant voulait encore étreindre
 Le cœur du Dieu caché dans son doux Sacrement ;
 Et déjà soulevant le voile eucharistique,
 Il semblait pénétrer d'un regard séraphique
 Le mystérieux aliment.

Avec des pleurs d'amour qui mouillaient sa paupière :
 « Si la foi, disait-il, m'offrait plus de lumière,
 « Si mes yeux contemplaient mon Sauveur adoré,
 « Je n'affirmerais pas avec plus d'assurance
 « Qu'il vient à moi présent dans sa double substance
 « Sous le voile du pain sacré !

« O Toi qui me sauvas par ton Sang adorable,
 « Je n'ai pas recherché la gloire périssable,
 « J'ai célébré ton nom, j'ai travaillé pour toi !
 « Si ma faible parole a terni ta doctrine,
 « Je soumets mon esprit à l'Eglise divine
 « Par l'obéissance et la foi !

Et l'Hostie en touchant ses lèvres défaillantes
 Comprimait dans son cœur les paroles brûlantes
 Qu'il adressait encore au Christ, Verbe Eternel ;
 Il pressentait déjà le bonheur sans nuage,
 Et bientôt, endormi dans ce joyeux présage,
 Il allait s'éveiller au Ciel !

Là l'Aigle repliait ses ailes de lumière ;
 Son génie éclipsait ses clartés de la terre
 Pour raviver ses feux dans un foyer divin ;
 Dieu connu, possédé dans sa suprême essence,
 C'était là son bonheur, c'était sa récompense,
 Goûtés dans un amour sans fin !

VI

Hommage à tes vertus ! Honneur à ton génie !
 Laisse-nous admirer ta science bénie,
 O plus savant des Saints et plus saint des Savants !
 Comme de toi l'a dit une voix fraternelle ;
 Dieu seul peut te louer dans sa gloire éternelle
 Avec ses élus triomphants !

Oh ! daigne pardonner notre faible louange,
 Et d'en haut viens jeter un de tes regards d'Ange
 Sur le troupeau choisi de tes admirateurs.
 Bénis ceux qui suivant tes traces vénérées
 Dans l'Eglise du Christ revêtent les livrées
 Des Apôtres et des Docteurs !

Bénis l'humble cité qui voit dans son enceinte
 Croître un rameau fécond de ta famille sainte ;
 Donne-lui de le voir s'étendre chaque jour.
 De tes Frères bénis la parole et le zèle,
 Qu'ils sèment dans les cœurs où la vertu chancelle
 Des fruits de lumière et d'amour.

Bénis, bénis surtout cette jeunesse ardente
 Aux studieux labeurs, à la soif dévorante
 De brillant avenir et de félicité ;
 Conseille-la toujours belle par l'innocence,
 Qu'en elle on trouve encore une heureuse alliance
 De savoir et de sainteté.

O Poète et Docteur du Verbe fait hostie,
 Embrase-nous d'amour pour cette Eucharistie
 Où l'on vit en Jésus, où Jésus vit en nous ;
 Que là soit le repos quand notre âme soupire,
 Le céleste bonheur que chante notre lyre,
 Pour nos cœurs l'attrait le plus doux.

Dieu Sauveur, que chantait cet Ange sur la terre,
 Laisse-nous répéter ses hymnes, sa prière,
 Te bénir avec lui, t'implorer par ses vœux ;
 Cet encens immortel exhalé de son âme
 N'est jamais devant toi sans parfum et sans flamme
 Quand il s'élève vers les cieux !

« Toi qui devins mon frère à ton humble naissance,
 « Toi qui t'es fait le pain de ma frêle existence
 « Et ma rançon sanglante au jour de ta douleur,
 « Tu seras dans les Cieux mon trésor et ma vie,
 « Mais dans ces jours de lutte, ô salutaire Hostie,
 « Viens donner la force à mon cœur ! »

Après cette lecture, qui a souvent ravi les applaudissements répétés de l'auditoire, le corps de musique du Petit Séminaire joua un dernier air de A. NIHOUL ; M. le Recteur de l'Université remercia l'assemblée et messieurs les artistes de leur concours ; et chacun se retira en regrettant qu'une aussi charmante séance ne fût pas plus prolongée.

Ainsi s'est terminée parmi nous la fête du sixième centenaire de saint Thomas d'Aquin. L'ensemble a été une démonstration que des pays plus illustres que le nôtre pourront peut-être nous envier. Puisse le grand Saint, qui jouit depuis six siècles dans le ciel de la récompense promise à ceux qui ont éclairé les intelligences, *qui erudiunt multos*, jeter un regard protecteur sur ceux qui, loin du théâtre où il a exercé son zèle et déployé les trésors de sa science, ont voulu au moins faire preuve de bonne volonté et témoigner de leur sincère attachement à ses enseignements.

